

MATTHIAS GERNER

Pour une typologie discursive via la théorie des esquisses

Mathématiques et sciences humaines, tome 129 (1995), p. 37-69

http://www.numdam.org/item?id=MSH_1995__129__37_0

© Centre d'analyse et de mathématiques sociales de l'EHESS, 1995, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Mathématiques et sciences humaines » (<http://msh.revues.org/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

POUR UNE TYPOLOGIE DISCURSIVE VIA LA THÉORIE DES ESQUISSES.

Matthias GERNER*

RÉSUMÉ — *L'état des travaux sur le thème de l'énonciation est très diversifié et il n'est pas facile de faire des recherches typologiques ou des recherches d'universaux pour la théorie d'énonciation, comme on l'a fait pour les autres disciplines de la linguistique (ex. phonologie, syntaxe), parce que d'une part, les approches proposées par les spécialistes ne concordent pas toujours et d'autre part, l'énonciation, en elle-même, constitue un champ extrêmement vaste. Il faudrait avoir un principe organisateur pour cet énorme champ de l'énonciation qui permette de donner une synopse, qui permette de voir en un clin d'oeil toutes les données énonciatives essentielles d'un discours donné. Il nous semble que la théorie mathématique des catégories (et en particulier celle des esquisses) fournisse ce principe organisateur.*

ABSTRACT — *For a discourse typology via the sketch theory. There is a great diversity in the work that has been done on the theme of enunciation and it is not easy to do typological research or research into universals for the theory of enunciation, as has been done for other linguistic disciplines (e.g. phonology, syntax), because, on the one hand, the different approaches proposed by the specialists do not always agree and, on the other, enunciation in itself represents an extremely vast field. What is needed is an organisational principle for this enormous field of enunciation, which would make it possible to give a synopsis, or to see, at a glance, all the essential enunciative data for any given speech. It seems to us that the mathematical category theory (particularly the sketch theory) provides this organisational principle.*

1. D'UNE LINGUISTIQUE ÉNONCIATIVE A UNE AUTRE

Dans ce chapitre, nous présentons trois approches différentes de la théorie de l'énonciation, trois approches¹ qui se complètent réciproquement et qui constituent l'encadrement du modèle de représentation esquissale qui sera mis au point au chapitre 2.

1.1. A. Culioli : le concept de la notion

Nous mettons ici en lumière une synthèse du recueil d'articles : *Pour une linguistique de l'énonciation* (Antoine Culioli).

* Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle et Université Paris 7 Denis Diderot, e-mail address gerner@mathp7.jussieu.fr

¹ Remarque : les citations et les mises en perspective personnelles ne sont pas toujours séparées dans cette première partie, ce qui allégera la lecture de cet article.

Pour Culioli, la linguistique a pour objet l'activité de langage, appréhendée à travers la diversité des langues naturelles. Contrairement à Saussure pour qui l'objet de la linguistique est la langue comme composante sociale du langage qui s'impose à l'individu et s'oppose à la parole et pour qui l'analyse du discours est un domaine trop amorphe, nous sommes donc ici en présence d'une approche énonciative de l'objet de la linguistique. Pour Culioli l'activité de langage renvoie à une activité de production (caractère productif) et une reconnaissance de formes (caractère perceptif).

Comme le travail théorique fonde l'unité de la linguistique, il est possible de travailler sur une langue et de la considérer comme représentative. En vue de ce travail théorique, Culioli estime qu'il faut un système de représentation qui supporte la généralisation : l'on ne peut traiter des propriétés formelles sans une construction métalinguistique (les principes, les catégories, les opérations). Pour cela, Culioli distingue trois niveaux :

Un premier niveau de représentations mentales qui organisent les expériences depuis le bas âge, un deuxième niveau de représentations linguistiques qui sont la trace de l'activité des représentations de niveau 1 et un troisième niveau où se situent les constructions explicites des représentations métalinguistiques. Le travail du linguiste oscille entre l'observation et la théorisation. En outre, il faut que la métalangue de représentation soit une métalangue de calcul (calculer au sens d'"opérer en dehors de l'intuition"). L'activité de représentation linguistique et l'activité métalinguistique sont des activités conscientes. Culioli parle, en plus, de l'activité épilinguistique qui est une activité métalinguistique non-consciente.

A la suite de ces considérations générales, Culioli organise son livre autour du concept de *notion* selon l'idée fondamentale qu'il n'y a pas d'occurrence textuelle isolée, mais que toute occurrence fait partie d'un agrégat structuré d'occurrences qui forment un domaine. Ce domaine est composé d'un intérieur (valeurs positives) muni d'un centre (la valeur par excellence) et d'un extérieur (valeurs totalement autres, valeur nulle).

1.1.1. La nature topologique de la notion

Dans le contexte actuel, la lexicologie représente deux inconvénients. D'une part, on a seulement accès à des sens répertoriés de grandes sphères d'emploi, mais qui ne permettent pas de traiter tout un ensemble de problèmes concernant les ajustements et les métaphores notamment. D'autre part, l'analyse componentielle en sèmes du répertoire n'est pas très fructueuse, car cela reste une sorte d'associationnisme sémantique avec sèmes et relations qui ne vont pas très loin parce que pour la relation entre langue et langage, on a besoin d'articulations, où le linguistique est nécessairement allié à du non-linguistique.

Historiquement c'est l'opération de négativation qui a mis en lumière la nécessité de travailler sur quelque chose qu'on peut appeler *notion* ; pour l'opération de négativation, ou bien l'on pose qu'on a deux opérations primitives (positive et négative) ou bien l'on pose que l'on a une relation de dérivation entre les deux, d'où le besoin de travailler sur un concept que l'on peut appeler *notion*.

Les notions sont des systèmes de représentations complexes de propriétés physico-culturelles ; parler de *notion* c'est parler des problèmes des disciplines qui ne peuvent pas être ramenées uniquement à la linguistique. Autrement dit, se heurter au problème de la *notion*, c'est donc rencontrer a) des propriétés physico-culturelles ou des propriétés de l'objet b) par le biais des marqueurs d'assertion (il y a, c'est... que), de négation, d'interrogation, le problème de la construction d'un complémentaire.

Les catégories notionnelles sont la catégorie sémantique (être chien, être liquide), la catégorie grammaticale (aspectualité, modalité) et la catégorie quantitative/qualitative (évaluation du degré d'intensité ou d'extensité). Les catégories notionnelles sont donc les unités sur lesquelles peuvent porter les ajustements, les métaphores. Pour sortir donc de

l'associationnisme sémantique lexicologique, Culioli développe l'idée d'un domaine, d'un espace continu qui s'attache à chaque notion dégagée dans une chaîne parlée. Culioli s'inspire de la topologie qui est un domaine des mathématiques pour représenter ce concept du domaine notionnel.

Un domaine notionnel est structuré par un *ouvert* (aussi appelé *intérieur*) qui est induit par un processus d'ajustement (Culioli dit *identification*). Cet ouvert possède un *centre attracteur* (là où il y a le plus haut degré de modalité exclamatoire). (L'attracteur ramène à l'intérieur par une opération à laquelle toute occurrence va être associée ; Ex : *vraiment grand*). Puis il y a un *gradient* qui mesure les zones de différenciations ; c'est-à-dire le gradient calcule l'écart d'ajustement par rapport au centre attracteur.

Ici il nous faut signaler que la notion de gradient en mathématique présuppose un système ou un repérage des coordonnées ou autrement dit : parler de gradient sous-entend que l'espace est muni d'une métrique qui induit la topologie de l'espace.

Une métrique sur un ensemble non-vide M est une application $d : M \times M \rightarrow \mathbb{R}$ qui vérifie pour tous $x, y, z \in M$ les propriétés suivantes :

$$\begin{array}{llll}
 (a) & d(x,y) & \geq & 0 \\
 (b) & d(x,y) & = & 0 \quad \text{si et seulement si} \quad x = y \\
 (c) & d(x,y) & = & d(y,x) \\
 (d) & d(x,z) & \leq & d(x,y) + d(y,z)
 \end{array}$$

En mathématique, on utilise la notion de gradient dans la théorie des fonctions différentiables à plusieurs variables où l'espace de base est donc un espace muni d'une métrique. En revanche dans les espaces notionnels (ou domaines notionnels), la topologie des ajustements n'est pas nécessairement induite d'une métrique. Il y a donc ici utilisation d'une notion constructive (*i.e.* la notion du gradient) dans un contexte qui n'a pas besoin de l'être. C'est à cause de ce critère de constructibilité que nous proposons le modèle esquissal de l'énonciation au chapitre 2 (voir notamment la section 2.2.).

Puis il y a dans ce concept topologique de la notion, l'idée de la *frontière* ; c'est-à-dire ce qui a la propriété "p" et en même temps la propriété altérée, qui fait que ce n'est plus totalement "p", que cela n'a plus la propriété "p", mais que cela n'est pas totalement extérieur. (Par exemple de dire *c'est à peine de la peinture* renvoie dans la zone frontière de la notion *peinture*. Cette substance qui a l'apparence de peinture n'est pas en fait de la peinture, mais elle en est infiniment proche).

En dernier lieu, il y a l'idée d'un extérieur ou d'un fermé qui est le complément linguistique de tous les ajustements qui ont la propriété "p". Si les valeurs intérieures sont glosées comme "vraiment p", les valeurs extérieures peuvent être décrites comme "vraiment non p".

Ce concept d'un espace topologique est donc une organisation plus réaliste de la réalité et fait rupture avec l'ancienne façon de voir où n'existaient que le vrai et le faux, le zéro et le un comme manière d'appréhender une notion. Notamment l'associationnisme lexicologique figé dans des répertoires de grandes sphères d'emploi trouve ici une réécriture nuancée. Encore une fois, étant donnée une notion (par exemple la notion de *peinture*), au lieu de faire la liste des emplois répertoriés comme l'a fait la lexicologie classique, le concept topologique donnera pour chacun de ces emplois un domaine où les ajustements (sémantiques, grammaticaux, modaux, aspectuels, quantitatifs, qualitatifs) s'organisent comme dans un espace topologique, c'est-à-dire dans un ouvert, une frontière et un fermé.

Comme les notions sont de l'ordre du conceptuel, de l'invisible, elles se manifestent ou sont rendues visibles par les occurrences dans la chaîne parlée. Les occurrences calculent en

quelque sorte la valeur ou la position de cet espace topologique des ajustements de la notion. Elles ne rendent pas compte seulement de la notion, mais elles constituent aussi un repérage à l'intérieur du domaine notionnel.

Comme pour la fonction mathématique $y = x^2$, différentes variables vont donner différentes valeurs, nous sommes ici en présence d'un calcul de position dans l'espace notionnel. Si nous prenons comme input (nous espérons que nous ne gênons pas la sensibilité du lecteur par cette appellation fonctionnelle du langage des machines) par exemple l'occurrence *c'est à peine de la peinture* nous obtenons comme output l'indication que nous nous trouvons sur la frontière de l'ouvert dans l'espace notionnel de *peinture*. Nous pouvons donc poser comme équivalents les termes *occurrences* et *calcul de position*.

1.1.2. Les opérations énonciatives

L'activité métalinguistique et épilinguistique (*i.e.* l'activité métalinguistique non - consciente) mobilisent constamment des opérations qui s'appliquent à tout le domaine notionnel, à tout l'espace topologique. Culioli présente, par le biais d'exemples concrets (la négation, la particule *bien*), les opérations énonciatives par leurs effets sur le domaine notionnel. Ces opérations parcourent en fait chaque fois l'espace topologique de la notion et s'arrêtent sur une position de l'espace selon une procédure métalinguistique-épilinguistique que Culioli met en lumière pour l'exemple de la négation et de la particule *bien*.

La négation

Peut-on confondre la négation et le négatif, la négation et les marques de négation ? Cela soulève en fait un problème général. Sur le plan des formes linguistiques, sur le plan, donc, de la "visibilité" nous ne voyons que les marqueurs. Ils sont la trace matérielle de l'activité métalinguistique/épilinguistique, c'est-à-dire des opérations énonciatives. Il s'agit donc de distinguer entre les opérations et les marqueurs. Nous parlons de l'opération de négation et des marqueurs de négation (ne... pas, ne... point, etc.).

Culioli se pose par la suite la question de savoir si l'opération de négation est construite à partir d'une opération primitive ou si elle est elle-même primitive. Il y a une double réponse. D'une part, il existe une opération *primitive* de négation. Il existe dans l'activité cognitive (actes verbaux, gestes, mimiques) une représentation spécifique de ce qui est mauvais, défavorable ou inadéquat ou de ce qui comporte un vide, une absence. Dans le premier cas, on renvoie à une évaluation subjective, dans le deuxième cas, on renvoie à un mode d'existence. Cette séparation est bien sûr simpliste ; il n'y a pas d'opposition entre les deux, comme il n'y a pas d'opposition entre le qualitatif (évaluation) et le quantitatif (existence) ou entre le modal et l'aspectuel.

D'autre part, il existe une opération construite de négation ; elle se fonde sur l'analyse des marqueurs de négation. D'un côté, on trouve des marqueurs de négation qui découlent de propriétés sémantiques (ex. *mal* dans pas *mal*), de l'autre côté, on trouve des marqueurs qui sont la trace d'une opération complexe (construction de l'espace notionnel et de la classe des occurrences abstraites validables ; parcours sur la classe avec orientation inversée du centre vers l'extérieur et non, comme d'habitude, de l'extérieur vers le centre de gravité).

On voit que cette négation construite est indissociable de la négation primitive. Que l'on considère la négation liée à des propriétés sémantiques, ou que l'on considère la négation issue d'une opération de parcours avec construction de la partie vide de la classe d'occurrence, on retrouve d'un côté la négation qualitative de rejet par le sujet de ce qui est mauvais, et de l'autre côté la négation de localisation et d'existence. En ce sens, nous pouvons, sans craindre l'incohérence, affirmer à la fois que l'opération de négation est primitive et que, par complexification, se développe une négation construite à partir d'opérations telles que parcours, coupure, différenciation, inversion du gradient, sortie hors du valable.

La particule "bien"

Si l'on suit la distinction, faite auparavant, entre marqueurs et opérations énonciatives, il est clair que la particule *bien* est un marqueur, mais révèle-t-elle une opération énonciative (éventuellement complexe) et si oui comment appeler cette opération énonciative ? A propos de la phrase *tu lis bien des romans policiers, toi !* on voit que l'on pourrait enchaîner avec des énoncés dérivés comme *je peux en lire moi aussi !*, *pourquoi n'aurais-je pas le droit d'en écrire ?*, *pourquoi ne lirais-je pas des illustrés, des romans d'amour ?*, *pourquoi ne jouerais-je pas aux cartes ?* etc..

Il est donc clair que nous sommes en train de construire, à partir d'un système générateur, une classe de formes équivalentes. On sait que nous appellerons *lexis* ce qui induit le système générateur et famille paraphrastique la classe d'énoncés, que l'on peut définir comme une classe d'occurrences modulées. Ainsi, à partir de l'énoncé de départ e_1 , le linguiste est amené à reconstruire la lexis d'où est dérivé l'énoncé e_1 lui-même ; cette lexis nous fournit un paquet de relations et, pour chaque place, un domaine notionnel : ainsi, de façon schématique, si l'on note *tu* par la lettre *a*, *romans policiers* par la lettre *b* et *lire* par la lettre *r*, il est clair que l'on obtient les relations $a, rb ; ar, b ; ab, r ; arb$.

Si maintenant, on construit le domaine dont *a* est l'une des occurrences (c'est-à-dire *moi, lui, eux, etc.*), le domaine dont *b* est l'une des occurrences (*illustrés, romans d'amour, etc.*), le domaine dont *r* est l'une des occurrences (*lire, écrire, ainsi que jouer aux cartes etc.*), on entrevoit que l'on va pouvoir construire la famille paraphrastique dérivée d'une lexis par l'opération dont *bien* est le marqueur. Au terme de cette première analyse, il se confirme donc que *bien* est un connecteur qui associe (1) la construction d'une classe d'occurrences équivalentes à partir d'une occurrence e_1 , (2) le parcours sur la classe et (3), au terme du parcours, la sélection d'une seconde occurrence e_2 , qui est posée comme appartenant au voisinage de e_1 . En deuxième lieu, *bien* marque une opération complexe par le biais de laquelle (a) on construit un domaine notionnel (intérieur centré, frontière, extérieur), (b) ou situe un terme (une occurrence) par rapport à un autre terme (une autre occurrence) dans le domaine. Selon le terme en cause, on sera amené à travailler sur une propriété, sur une suite discursive ou sur une relation prédicative.

Quand on opère sur une propriété (ainsi dans *bien grand, bien cuit, bien décidé*), on travaille sur un gradient orienté vers le centre (opération sur le qualitatif). On constate que *bien* peut être approximativement glosé comme *trop* (dans *elle est bien longue cette planche*), comme *vraiment, drôlement*, c'est-à-dire un haut degré (*tu es bien irritable, ce matin*) et comme *tout à fait* (*je suis bien décidé*).

Ensuite nous ne traitons pas ici de la suite discursive (mentionnée plus haut), mais nous nous rapportons directement au travail sur la relation prédicative.

Exemples : Il postera bien la lettre un jour ou l'autre (il finira bien...). *Je réussirai bien à arriver avant la nuit.*

Le domaine de validation comporte une zone (intermédiaire) des occurrences conatives (et, de façon plus générale, anticipatives). On est engagé, en quelque manière, dans le procès que comporte la relation prédicative ; on n'est donc plus en dehors, mais on n'a pas atteint l'état stabilisé de l'objectif atteint (intérieur). Ainsi, *bien* marque le franchissement de frontière avec aboutissement.

1.2. La typologie de Simonin-Grumbach

Dans son article *Pour une typologie des discours* (dans *Langue, discours, société* pour Emile Benveniste), construisant sur l'héritage de Benveniste, Simonin-Grumbach fait résulter

"la signifiante du langage de l'articulation de deux ordres de signifiante : celui du sémiotique, c'est-à-dire de la langue comme système de signes, et celui du sémantique, c'est-à-dire de l'énonciation, du discours, reposant sur la capacité du langage à servir d'interprétant des autres systèmes sémiotiques".

Simonin-Grumbach en déduit la nécessité d'une autre linguistique, linguistique du fonctionnement, du discours, dépassant la linguistique saussurienne de la structure. La relation entre énoncé et énonciation tient une place centrale dans son article ; c'est sur cette relation qu'est basée son approche typologique. Elle part de la distinction établie par Benveniste entre *discours* et *histoire*, puisque l'histoire et le discours utilisent chacun un sous-ensemble de temps différents. Dans ce contexte benvenistien², est *discours* tout texte comportant des *shifters*, c'est-à-dire des éléments de mise en relation avec l'instance d'énonciation (base du discours : présent, première et deuxième personne) ; on appelle *histoire* tout texte sans *shifters* (base : passé simple en français -prétérit en allemand-, troisième personne).

Comme dans l'usage langagier certains textes entremêlent ces deux niveaux (*discours* et *histoire*) (par exemple des textes où apparaissent ensemble la troisième personne (la *non-personne*) et le présent ou la première personne et le passé simple), Simonin-Grumbach redéfinit le *discours* par l'ensemble des textes où il y a repérage par rapport à la situation d'énonciation (appelée *SitE*) et *l'histoire* par l'ensemble des textes où le repérage n'est pas effectué par rapport à *SitE* mais par rapport au texte lui-même. Dans ce dernier cas, Simonin-Grumbach parle de *situation d'énoncé* (marquée par *SitE*). Il ne s'agit donc plus de la présence ou de l'absence de *shifters* en surface, mais du fait que les déterminations renvoient à la situation d'énonciation (extra-linguistique) dans un cas, alors que, dans l'autre, elles renvoient au texte lui-même. Par anticipation nous signalons que cette définition nous a beaucoup inspirés à propos de l'introduction de la théorie des catégories en théorie de l'énonciation. Il semble tout à fait naturel de considérer *SitE* et *SitE* (ou plutôt les constituants de *SitE* et *SitE*) comme objets formels et les repérages dont il est question dans la définition comme flèches formelles. Cette écriture catégorielle (au sens mathématique) qui sera l'objet du chapitre 2, permettra de voir, comme dans une synopse, tous les enchevêtrements structuraux très complexes d'un discours donné entre les deux plans *SitE* et *SitE*.

1.2.1. Le discours

Simonin-Grumbach distingue, à l'intérieur du *discours*, tout comme Benveniste, entre discours oral et discours écrit. A l'oral, *SitE* (l'identité du locuteur et celle de l'interlocuteur, le temps et le lieu de *E*, mais aussi d'autres aspects situationnels de *E*) est co-présente au texte, alors qu'à l'écrit, les données de *SitE* doivent (ou peuvent) être verbalisées.

L'emploi des *shifters* semble être beaucoup plus fréquent à l'oral qu'à l'écrit. La différence réside dans l'usage qui est fait des *shifters* à l'écrit. A l'écrit, le texte étant coupé de *SitE*, les *shifters* ne renvoient plus sans ambiguïté à des données de *SitE* comme c'est le cas à l'oral, où il est impossible d'employer les *shifters* pour renvoyer à autre chose qu'aux données de *SitE*. Dans la littérature écrite, cette ambiguïté permet tout un jeu avec les *shifters* qui serait impossible à l'oral. Par exemple, *je* dans un texte écrit, renvoie-t-il à l'auteur du texte, à un personnage ? D'où la tendance, à l'écrit, à exprimer des éléments de *SitE*, c'est-à-dire à expliciter les données de *SitE* auxquelles on peut se référer implicitement à l'oral.

"On peut également considérer comme caractéristique de l'oral l'utilisation de *le* à valeur fléchage avec extraction implicite, dans des phrases telles que : *Passe-moi le cendrier !* qui suppose *un* cendrier extrait en *SitE*. Il est vrai qu'il peut y avoir aussi des fléchages avec extraction implicite à l'écrit ; ils supposent une *SitE*, au sens large, commune à celui qui écrit et au(x) lecteur(s), qui leur permet de se référer sans ambiguïté au même référent" (Exemple : *le Premier ministre*).

²Voir Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Tomes 1 et 2, Gallimard, Paris, 1966 et 1974.

Après ces remarques d'introduction, Simonin-Grumbach esquisse, pour le discours, la typologie suivante³

a) $SitE = Sit\mathcal{E}$

(i.e. $S = \mathcal{S}$ (éventuellement $S = \mathcal{S}'$) et $T = \mathcal{T}$ et $L = \mathcal{L}$)

Ceci est le premier grand type d'une typologie du discours. Ce type se scinde en deux :

- les textes oraux, dans lesquels les énoncés sont repérés par rapport à $Sit\mathcal{E}$ implicite
- les textes écrits, également repérés par rapport à $Sit\mathcal{E}$ mais dans lesquels est exprimée au moins une partie de $Sit\mathcal{E}$, sous la forme de $SitE = Sit\mathcal{E}$.

b) $SitE \neq Sit\mathcal{E}$

(i.e. $S \neq \mathcal{S}$ ou $T \neq \mathcal{T}$ ou $L \neq \mathcal{L}$)

Lorsque la situation à laquelle se réfère l'énoncé n'est pas $Sit\mathcal{E}$, mais est située par rapport à $Sit\mathcal{E}$, il y a nécessairement expression de la situation de référence sous forme de $SitE$, à l'oral comme à l'écrit. Au lieu d'examiner systématiquement les sous-types qui sont imposés par la logique formelle, c'est-à-dire au lieu d'examiner les sept cas suivants :

(1) $S \neq \mathcal{S}$ et $T \neq \mathcal{T}$ et $L \neq \mathcal{L}$

(2) $S \neq \mathcal{S}$ et $T \neq \mathcal{T}$ et $L = \mathcal{L}$

(3) $S \neq \mathcal{S}$ et $T = \mathcal{T}$ et $L \neq \mathcal{L}$

(4) $S = \mathcal{S}$ et $T \neq \mathcal{T}$ et $L \neq \mathcal{L}$

(5) $S \neq \mathcal{S}$ et $T = \mathcal{T}$ et $L = \mathcal{L}$

(6) $S = \mathcal{S}$ et $T \neq \mathcal{T}$ et $L = \mathcal{L}$

(7) $S = \mathcal{S}$ et $T = \mathcal{T}$ et $L \neq \mathcal{L}$

Simonin-Grumbach se contente de faire quelques commentaires (moi-même je n'ai pas fait cette analyse et je ne saurais dire si une telle analyse serait intéressante sur les sept points) :

Dans l'exemple *en Argentine, c'est l'été*, le temps de locution est sous-entendu implicitement (au moment où je parle). La focalisation sur *en Argentine* suggère que $L \neq \mathcal{L}$, parce qu'il y a une rupture avec le lieu de locution. Dans l'énoncé *il fait chaud*, la seule trace de relation entre E (l'énoncé) et \mathcal{E} (l'énonciation) c'est le présent, donc $T = \mathcal{T}$. Il existe des énoncés dans lesquels il n'y a aucune trace de la relation entre E et \mathcal{E} (cette relation est donc totalement implicite), par exemple : *Quelle chaleur !* Il semble d'ailleurs que de tels énoncés (phrase exclamative sans verbe) ne soient possibles qu'à l'oral, lorsque $SitE$ est commune à \mathcal{S} et \mathcal{S}' .

1.2.2. L'histoire

Par opposition au discours qui est caractérisé par les relations $SitE = Sit\mathcal{E}$ et $SitE \neq Sit\mathcal{E}$, l'histoire est caractérisée par l'absence de relation entre $SitE$ et $Sit\mathcal{E}$. Simonin-Grumbach s'intéresse donc à $SitE$ qu'elle note ici $SitE^*$ (T^*, \mathcal{S}^*).

³ Nous notons, pour le reste de cet article, par

T le temps qui est déployé dans l'énoncé,

\mathcal{T} le temps de l'énonciation, c'est-à-dire le moment où S parle,

L le lieu de l'énoncé,

\mathcal{L} le lieu de l'énonciation, c'est-à-dire le lieu où S se trouve lorsqu'il parle,

S le sujet de l'énoncé,

\mathcal{S} le sujet de l'énonciation, c'est-à-dire celui qui parle,

\mathcal{S}' la personne à qui S parle et qui pourra prendre la parole à son tour,

E l'énoncé

\mathcal{E} l'énonciation,

Z celui qui prend en charge les modalités de l'énoncé.

Elle critique Benveniste pour qui l'énonciation historique caractérise le récit des événements passés, parce que la notion du passé n'a de sens que par rapport à un présent, défini comme $T = \mathcal{T}$. Dans un texte où il n'y a aucune forme de présent à valeur $T = \mathcal{T}$ et aucune forme de première ou deuxième personne à valeur $S = \mathcal{S}$ ou $S = \mathcal{S}'$, un passé simple ou un imparfait ne peut être interprété comme passé, mais uniquement comme T^* qui est le seul temps, le temps des événements énoncés. On posera donc T^* pour le temps de base de l'histoire, qui n'est pas situé par rapport à \mathcal{T} .

Simonin-Grumbach voit la différence entre les temps de base respectifs de l'histoire et du discours dans le fait que le temps de base du discours qui ne peut être que le présent, est repéré par rapport à T , alors que le temps de base de l'histoire, qui peut être un autre temps que le passé simple (en français), n'est repéré que par rapport aux événements énoncés eux-mêmes.

1.3. P. Achard : La deixis et l'anaphore

Pour G. Kleiber⁴, les explications reliant l'anaphore au contexte et la deixis à la situation comportent trop d'exceptions pour être vérifiables empiriquement. L'article *Entre Deixis et Anaphore...*⁵ de P. Achard est en partie une réponse à cette conclusion de Kleiber : l'interprétation en termes de contexte et de situation est défendable s'il l'on réfère ces notions non pas à la réalité empirique mais à des concepts plus abstraits. Achard définit donc, de façon très élégante, le renvoi anaphorique comme une opération dans laquelle un terme ou un syntagme renvoie à un terme ou à un syntagme antérieur sans en recalculer la valeur référentielle. Le fait que la référence ne soit pas recalculée ne signifie pas que l'anaphore renverrait au mot et non à la chose, puisque l'anaphore peut être l'occasion d'une recatégorisation, d'une restriction ou d'une expansion référentielle, phénomènes pour lesquels Achard donne les exemples suivants :

- (1) J'ai vu ce matin le prof de français de ma fille. *Elle* m'a dit...
- (2) Ah ! *les Profs* ! Il est bien comme les autres
- (3) J'ai rencontré *un prof* ce matin. *Ils* disent tous la même chose.

La deixis, quant à elle, suppose un calcul référentiel. Achard définit une opération comme déictique dans la mesure où la référence est calculée par ancrage dans la situation, c'est-à-dire à partir du point origine de l'énonciation. Dans l'exemple

- (4) Passe-moi le stylo !

l'emploi du déictique *le* correspond à une opération d'extraction d'un objet (le stylo) de la situation ou, si nous utilisons le vocabulaire de Benveniste et Simonin-Grumbach, du niveau de l'énonciation. L'emploi de *le* n'est anaphorique que dans la mesure où il n'était pas question de stylos dans le discours antérieur.

Toute référenciation n'est pas déictique, il y a un autre mode possible de référenciation, celui où l'objet de la référenciation est défini par une description. Les référenciations effectives en discours mettent en jeu des opérations relevant de ces deux modes abstraits.

La position de Kleiber, qui rejette de relier systématiquement l'anaphore au contexte et la deixis à la situation, est motivée par le fait que dans certains cas il est possible de distinguer

⁴ Georges Kleiber : Anaphore-Deixis : "deux approches concurrentes" dans *la Deixis*, Colloque en Sorbonne 8-9 juin 1990, Paris, Presses Universitaires de France, Linguistique Nouvelle.

⁵ Voir Pierre Achard : "Entre Deixis et Anaphore : le renvoi du contexte en situation. Les opérations "alors" et "maintenant" en français", dans *la Deixis*, Colloque en Sorbonne 8-9 juin 1990, Paris, Presses Universitaires de France, Linguistique Nouvelle.

nettement entre un emploi anaphorique et un emploi déictique et que dans d'autres ces emplois se télescopent. C'est surtout le cas quand un objet référé apparaît à la fois dans la *situation* et dans le *discours* antérieur.

L'idée de maintenir cette distinction entre emploi déictique et emploi anaphorique par les termes *calcul référentiel* et *absence de calcul* et par une reconsidération des notions de *contexte* et de *situation*, me semble être très intéressante. Achard propose donc d'interpréter ces notions non pas dans leur réalité empirique mais par des notions plus abstraites. Si nous comprenons Achard sur ce point, il s'agit de donner au *contexte* et à la *situation* un statut moins statique. L'idée requise traditionnellement est que la *situation* aurait un statut fixe, statique et transcendant, tandis que le *discours* (i.e. le *contexte*) se déploie parallèlement à la *situation* en extrayant de la *situation* les *objets* dont il a besoin ; et à part ces opérations d'extraction, il n'y aurait pas de "communication" entre le *discours* et la *situation*..

Achard suggère, dans cette optique, de considérer non seulement l'influence qu'exerce la *situation* sur le *discours* mais aussi celle qu'a le *discours* sur la *situation*. Le *discours* n'extrait pas seulement des objets de la *situation*, mais dans son déroulement il modifie cette dernière ; le *discours* régule en quelque sorte l'équilibre *situationnel*. (En dépit de certaines résonances, nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'un retour à ce que Bourdieu ⁶ critiquait comme une "recherche de la puissance des mots dans les mots", parce qu'ici, précisément, il n'est pas question d'une *linguistique externe* mais d'une inter-articulation entre le *discours* et la *situation*.)

Avant de continuer dans cette réflexion théorique et avant d'en tirer des conclusions, nous présentons, comme exemple du déictique et de l'anaphorique temporels, les opérateurs *alors* et *maintenant* - exemples par lesquels Achard illustre ce recadrage de la délimitation entre *contexte* et *situation*.

On peut être tenté de considérer *alors* comme anaphore temporelle, dans la mesure où il semble renvoyer à une référence construite dans le contexte antérieur. Cependant, la glose d'une partie de ses emplois par *à ce moment-là*, qui figure dans presque tous les dictionnaires, pousserait plutôt à une interprétation déictique. En fait, *alors* ne peut pas s'interpréter comme anaphore, parce qu'il marque un écart entre le niveau de l'énoncé et celui de l'énonciation comme le montrent les deux exemples suivants (dans le deuxième exemple il y a suppression d'*alors*) :

- (5) Il avait attendu l'arrivée du marin, qui commandait *alors* le *Saturnia*,
E. Peisson, *Parti de Liverpool*, 1932, p.12, exemple du *TLF* ; cité dans *Entre deixis...*)
- (6) Il avait attendu l'arrivée du marin qui commandait le *Saturnia*,

Dans l'exemple (5), *alors* clôturé temporellement le contexte et renvoie ensuite vers la situation, ce qui implique l'impossibilité de considérer *alors* comme anaphore. Son interprétation déictique, plus vraisemblable, n'est cependant pas satisfaisante non plus. Son fonctionnement repose sur un rapport plus complexe : *C'est la trace d'un opérateur ayant pour effet de clôturer le contexte temporel antérieur, en le renvoyant dans la situation*. Cette hypothèse a pour avantage d'unifier facilement les deux domaines d'usage du terme : les dictionnaires distinguent entre un *alors* temporel et un *alors* logique. Il n'y a pas lieu de distinguer les deux emplois. Des exclamations comme *et alors !* prendront valeur temporelle par rapport à un récit, ou une valeur argumentative dans une discussion, mais sa valeur de trace d'opération reste la même. A propos de l'emploi logique, *convaincre* l'interlocuteur par *alors* reviendrait, en termes linguistiques, à construire le discours de telle façon à induire une *ratification* de l'énoncé par l'énonciateur et la prise en charge de l'énoncé par l'énonciataire. Il

⁶Voir Pierre Achard, *La Sociologie du Langage*, Que sais-je? n° 2720, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

est donc possible de définir, en toute généralité, le fonctionnement d' *alors* par la trace d'un opérateur ayant pour effet de clôturer le contexte (temporel ou argumentatif) antérieur, en le renvoyant dans la situation..

Maintenant, autre objet de l'analyse d'Achard, ne se comporte pas de façon substitutive par rapport à *alors* :

- (7) Il attendit l'arrivée du marin, qui commandait *maintenant* le *Saturnia*.
(cité dans *Entre Deixis et...*, *ibid*, p. 588).

Dans l'exemple (7), la formulation présuppose que le marin n'a pas toujours commandé le *Saturnia*, ce qui n'est pas suggéré par l'exemple (5). Il est même possible de trouver *alors* et *maintenant* opposés :

- (8) Cet homme, qui est maintenant un vieillard, était alors un vigoureux jeune homme.
(cité dans *Entre Deixis et ...*, *ibid*, p. 589).

Comme *alors* le fait toujours, *maintenant* peut, dans certains de ses emplois, établir une rupture :

- (9) Tel mot semblable à une griffe, tel autre à un oeil éteint et sanglant ; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de la vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation. Maintenant, depuis quand l'horreur exclut-elle l'étude ? Depuis quand la maladie chasse-t-elle le médecin ?
(V. Hugo, *Les misérables*, cité dans *Entre Deixis et ...*, *ibid*, p. 589)

En revanche, contrairement à *alors*, *maintenant* ne renvoie, dans aucun de ses emplois, le contexte dans la situation. Achard propose de définir que "*maintenant*" signale que l'énonciation en cours est à juger par rapport à l'existence d'une énonciation alternative qui n'est pas réalisée.

Nous mentionnons ici les résonances qui apparaissent à travers le résultat sur *maintenant* avec les conclusions de Culioli⁷ sur la particule *bien* qui, elle aussi, est, dans certains de ses emplois, une opération énonciative remplaçant une énonciation alternative qui n'est pas réalisée.

Maintenant est donc l'opérateur minimal signalant l'existence virtuelle d'une situation énonciative alternative. *Alors*, quant à lui, donne au contexte antérieur valeur de situation alternative, ce qui apparaît nettement lorsque les deux opérateurs sont mis en contraste dans le discours. Dans la mesure où une occurrence de *maintenant* signale l'existence d'une énonciation alternative possible, un principe d'économie discursive identifie l'énonciation antérieure à l'énonciation virtuelle ouverte par *maintenant*. L'allure anaphorique de *alors* tient au fait que le principe d'économie utilisé ici ressemble à celui qu'il faut supposer lorsqu'une anaphore est employée et qu'il faut rechercher en arrière son référent possible.

Revenons maintenant à la question du départ à savoir comment il faudrait reconsidérer les notions de *contexte* et de *situation* afin de pouvoir maintenir la distinction entre l'emploi déictique et l'emploi anaphorique. Dans l'analyse de la particule *alors*, Achard parlait d'un renvoi du *contexte* dans la *situation* ce qui indique la manière dont le *contexte* est virtuellement télescopé dans la *situation*.

⁷ Voir Culioli, *ibid*, *Valeurs modales et opérations énonciatives*.

Si une disjonction nette entre *contexte* et *situation*, comme prémisses, pousse Kleiber à rejeter la combinaison de la deixis avec la *situation* et de l'anaphore avec le *contexte* du fait que, empiriquement, la deixis et l'anaphore sont trop confondues, Achard maintient cette combinaison (*i.e.* Deixis - *situation* et anaphore - *contexte*) en montrant que ce ne sont pas les notions de deixis et d'anaphore qui sont confondues, mais plutôt celles du *contexte* et de la *situation*.

Dans la perspective achardienne, de nombreuses exceptions *empiriques* kleiberiennes trouvent une interprétation. L'emploi *anaphorique* des déictiques est interprété comme pointage vers l'objet mentionné, en tant qu'il figure dans la situation et non dans le discours. Symétriquement, l'emploi d'un anaphorique pour un référent nouveau mobilise un contexte virtuel antérieur.

Au chapitre 2, lorsque nous donnerons les ingrédients de l'esquisse énonciative, nous serons attentifs à cette inter-articulation entre *contexte* et *situation* que nous tenterons de représenter par des objets (pour *contexte* et *situation*) et des flèches (pour l'inter-articulation) formels. De nouveau, nous estimons comme structurellement riche cet état de fait qui se prête de façon excellente à une description esquissale.

2. UNE ESQUISSE POUR L'ÉNONCIATION

2.1. Le projet de recherche

Dans son article *pour une typologie des discours*⁸, Jenny Simonin-Grumbach mentionne deux genres de situations : la situation de l'énoncé et la situation de l'énonciation et elle appelle *discours* les textes où il y a repérage par rapport à la situation de l'énonciation (*SitE*) et *histoire* les textes où le repérage n'est pas effectué par rapport à *SitE* mais par rapport au texte lui-même. À partir de cette distinction fondamentale, Simonin-Grumbach développe quelques types de relations possibles entre la situation de l'énonciation et celle de l'énoncé et esquisse ainsi une typologie du discours (selon les types de relations possibles entre les deux genres de situations).

Cette démarche est très intéressante parce qu'elle opère à partir de quelques repères constitutifs de base (sujet énonciateur/sujet de l'énoncé, repères spatio-temporels) une catégorisation de l'activité mentale du langage ou de l'activité mentale du discours.

Cette démarche a été à la base de notre réflexion, alliée à la théorie de Culioli qui envisage d'une part, l'idée de notion dans des termes spatio-topologiques et d'autre part, les marqueurs (particules etc.) comme des traces matérielles d'opérations mentales énonciatives fondamentales (c'est surtout son article *Valeurs modales et opérations énonciatives* de son livre qui a été très impressionnant).

La réflexion de P. Achard autour des notions *anaphorique* et *déictique* a également beaucoup influencé le cours des développements qui vont suivre dans les pages suivantes.

Dans ce chapitre, nous essaierons de réinterpréter (avec certains nouveaux accents) le modèle topologique de Culioli à l'aide de la terminologie de la théorie des catégories et plus particulièrement avec celle de la théorie des esquisses. Une *esquisse*, c'est un espace d'objets formels et les relations entre ces objets formels sont exprimées par des flèches formelles. Les esquisses serviront comme cadre mental des discours. Dans un discours se trouve injecté le linguistique (ce qui est *matériellement* visible par des formes, des morphèmes etc.) et le métalinguistique (tout ce qui est invisible : les concepts etc.).

⁸ Voir *Langue, discours, société*, pour E. Benveniste, Paris, Ed. du Seuil, 1975.

Nous interpréterons le linguistique et le métalinguistique, de façon émancipée, comme des objets (mentaux) de cette esquisse et les divers télescopes entre le linguistique et le métalinguistique comme des flèches de cette esquisse. En particulier, l'idée de Culioli du domaine notionnel sera réécrit par l'idée du cône inductif, une notion mathématique de la théorie des esquisses. Les opérations énonciatives seront des flèches bien articulées à l'intérieur des cônes.

La situation (extérieure) de l'énonciation (voir terminologie de Simonin-Grumbach) sera traitée, à l'intérieur de l'esquisse, comme un certain type d'objet formel (il y a ici l'avantage de pouvoir représenter le linguistique et le métalinguistique de façon émancipée) vers lequel pointe un certain type de flèches (cela concerne le déictique et l'anaphorique).

Voici les idées de bases pour une esquisse du discours (au sens mathématico-linguistique), une esquisse qui représente le discours dans sa visibilité (les formes) et dans son invisibilité (un squelette mental de l'enchevêtrement des opérations énonciatives).

Cela correspond à ce que nous proposons comme projet de recherche dans le cadre de cet article. Ce travail pourrait déboucher sur un autre projet de recherche dans les directions suivantes :

- *Premier point*

Préciser davantage, affiner et optimiser cette esquisse mathématico-linguistique du discours.

- *Deuxième point*

Faire une typologie du discours à l'aide de cette terminologie des esquisses. C'est à ce niveau que pourrait intervenir une édification mutuelle des mathématiques et de la linguistique.

Supposons que nous ayons plusieurs discours dont nous savons présenter l'esquisse (mentale sous-jacente). Ces esquisses seront certainement assez différentes les unes des autres (déjà pour un seul discours il y aura des façons innombrables de le représenter par une esquisse ; il y aura le problème de présenter telle ou telle qualité (méta-) linguistique par tel ou tel schéma). Mais quelle que soit la représentation esquissale, il sera probablement possible de dégager un type d'esquisse qui corresponde à un certain type de discours. La théorie mathématique des esquisses avec ses méthodes fines pourra aider à rendre visible certaines structures (méta-) linguistiques (on pourrait peut-être appliquer la théorie du diagramme localement libre *etc.*). Dans cette démarche seraient étroitement liées l'articulation linguistique et l'articulation mathématique.

- *Troisième point*

Il sera peut-être aussi intéressant d'écrire, à la fin, un programme informatique qui établit automatiquement l'analyse énonciative en s'appuyant, bien sûr, sur le travail des linguistes et qui attribue le discours sur lequel on travaille à un des types énonciatifs possibles que l'on a élaboré au point précédent. Il faut, néanmoins, rester réservé à propos des perspectives de réussite d'un tel projet informatique. Pour ce faire, il faudrait à notre sens, pouvoir stocker d'innombrables analyses linguistiques de l'énonciation. D'après l'axiome de Chomsky qui dit que l'individu peut former, à partir d'un nombre fini de mots, une infinité de phrases, il semble qu'un tel stockage soit impossible.

L'originalité de l'approche que nous proposons ne réside pas dans un travail linguistique de finesse sur un aspect local de la théorie de l'énonciation. Mais nous estimons que l'état des travaux sur ce thème est très diversifié et qu'il n'est pas facile de faire des recherches typologiques ou des recherches d'universaux pour la théorie d'énonciation, comme on l'a fait pour les autres disciplines de la linguistique (exemple : Phonologie, syntaxe), parce que d'une part, les approches proposées par les spécialistes ne concordent pas toujours et d'autre part, l'énonciation, en elle-même, constitue un champ extrêmement vaste. Il faudrait avoir un principe organisateur pour cet énorme champ de l'énonciation qui permette de donner une synopse, qui permette de voir en un clin d'oeil toutes les données énonciatives essentielles d'un discours donné. Il nous semble que la théorie mathématique des catégories fournit ce principe organisateur.

2.2. Le critère de constructibilité

Pour Culioli⁹ parler de notion, c'est parler d'un ensemble que l'on peut exprimer, par exemple, par *lire* ; *lecture* ; *livre* ; *lecteur* ; *bibliothèque* et c'est dire qu'on ne peut pas ramener les choses à une unité lexicale. Culioli¹⁰ souhaite ainsi dépasser deux inconvénients qu'il discerne à l'intérieur de la lexicographie. Le premier est que l'on a seulement accès à des sens répertoriés de grandes sphères d'emploi, mais qui ne permettent pas de traiter tout un ensemble de problèmes concernant les ajustements et les métaphores notamment. En second lieu, l'analyse componentielle en sèmes du répertoire n'est pas très fructueuse, car cela reste une sorte d'associationnisme sémantique avec sèmes et relations qui ne vont pas très loin parce que pour la relation entre langue et langage on a besoin d'articulations où le linguistique est nécessairement allié à du non-linguistique.

Culioli se sert du modèle topologique pour répondre à ces deux inconvénients : à partir du concept global de notion, on construit un certain nombre de domaines (un domaine est un objet qui n'est pas un champ sémantique). L'on peut énumérer de façon non exhaustive quelques-uns de ces domaines : étant donné une notion \mathcal{P} , on distingue une propriété "p" selon le domaine sémantique, grammatical (aspectualité, modalité), quantitatif/qualitatif (degré d'intensité ou d'extensité). A ces domaines est associée une classe d'occurrences. Les domaines s'organisent comme un ouvert topologique où les points (*i.e.* les propriétés physico-culturelles) se mettent autour d'un attracteur (le centre de gravité de la notion) selon un gradient qui mesure leur pertinence à propos du centre attracteur. Là où les propriétés ne décrivent *presque plus* l'attracteur, on se trouve dans une zone de frontière. Et au-delà de cette zone de frontière on se trouve dans le complémentaire de l'ouvert, c'est-à-dire dans un fermé (une zone qui est fermée aux propriétés physico-culturelles de l'attracteur).

Le modèle topologique a l'avantage de pouvoir appréhender le réel comme un continuum ; l'analyse componentielle dont se sert la lexicographie est de l'ordre du discret. De voir le champ notionnel comme continuum permet de (mieux) traiter les problèmes concernant les ajustements (exemple : il est *vraiment* grand), parce qu'au lieu de faire des sauts (comme dans l'ordre discret), on glisse ici à l'intérieur d'un voisinage.

Le non-linguistique, d'après Culioli¹¹, est représenté par des *occurrences phénoménales* qui ne sont pas du ressort du linguiste parce qu'elles rendent compte non pas de formes linguistiques mais de représentations mentales ou métalinguistiques comme les concepts de sujet ou d'espace-temps (ce que Culioli note par des lettres bouclées \mathcal{S} et \mathcal{T}) ou comme les propriétés qui se composent avec d'autres propriétés, de façon variable, de culture à culture (exemple : *enfant* étant considéré selon le cas et les stades soit comme inanimé, soit

⁹ Voir Culioli, *ibid*, pp.53-54

¹⁰ Voir Culioli, *ibid*, pp.49-50

¹¹ Voir Culioli, *ibid*, p.55.

comme animé ; les animés sont souvent considérés comme déterminés et les inanimés comme non individuels).

Le modèle topologique parvient donc, par son intuition spatiale, à représenter de façon *émancipée* le linguistique et le non-linguistique en attribuant à chaque propriété linguistique et non-linguistique un point dans le voisinage de l'attracteur (ou dans le fermé).

En revanche, le modèle topologique semble, à notre sens, cacher un inconvénient. Un espace topologique est donné par une déclaration d'*en haut* qui détermine quelles parties de l'espace sont à considérer comme ouvertes.

La définition mathématique exacte d'un espace topologique est la suivante:

Un *espace topologique* est la donnée d'un couple (X,T) où X est un ensemble et T un ensemble de parties de X vérifiant les trois propriétés suivantes :

- (a) toute réunion d'ensembles de T appartient à T
- (b) toute intersection finie d'ensembles de T appartient à T
- (c) l'ensemble vide \emptyset et l'ensemble plein X appartiennent à T

Il est vrai, certes, qu'en topologie on pourrait aussi effectuer une construction par *le bas* en attribuant à chaque point individuel un système de voisinages et en en déduisant une topologie pour l'espace global (ce résultat se trouve dans les ouvrages de topologie).

Il semble même que Culioli suggère de façon allusive de choisir cette construction par *le bas* : le terme d'attracteur est une notion locale (et c'est sur l'attracteur que se construira un gradient, et ainsi de suite). Mais le terme d'attracteur est à constituer à l'intérieur d'un ouvert déjà donné, un ouvert qui est défini d'*en haut*. Même en faisant abstraction de cette schématisation mathématique peut-être trop rigide, on se heurte quand même à un certain manque de constructibilité à propos du modèle topologique.

Si la notion est quelque chose de virtuel et de productif¹², l'on aimerait la voir se construire, se produire, s'édifier devant nos yeux avec les moyens linguistiques et métalinguistiques. A l'intérieur d'un espace topologique il nous semble que ce but est relativement difficile à atteindre, compte tenu de la difficulté à manier de façon effective les parties d'ensembles. Ce qui représente à nos yeux, en revanche, un grand acquis, c'est l'intention spatiale (exprimée par la notion d'espace topologique) à l'intérieur de laquelle se développe le terme de notion.

Nous pensons pouvoir préserver cette intuition en présentant les idées de Culioli, non pas avec l'aide de la topologie, mais avec celle de la *théorie des catégories* et plus précisément avec celle de la *théorie des esquisses*.

La théorie mathématique des catégories a été fondée par Saunders Mac Lane¹³ (né en 1909 dans le Connecticut, aujourd'hui *Max Mason Distinguished Service Professor of Mathematics at the University of Chicago*) et Samuel Eilenberg.

La théorie des esquisses a été introduite en 1966 par Ehresmann¹⁴ comme une sous-discipline de la théorie des catégories.

¹² Voir l'intervention de F. Bresson dans le livre de Culioli, *ibid*, p.54.

¹³ Du 25 au 29 juillet 1994 a eu lieu l'*European Colloquium of Category Theory* (ECCT) à l'Université de Tours à l'honneur de S. Mac Lane. Etant âgé de 85 ans, il a tenu deux conférences.

¹⁴ Voir à ce sujet le petit historique de R. Guitart "Sur les contributions de Charles Ehresmann à la Théorie des Catégories", paru dans la *Gazette des Mathématiciens*, S.M.F., n°13, Février 1980, pp. 37-43.

En bref, une catégorie est une sorte d'espace avec des objets (que l'on pourrait aussi appeler *points*) où les relations entre les points ne sont pas articulées en termes d'ouvert ou de voisinage mais représentées par des flèches formelles qu'il faut imaginer comme des vecteurs dans l'espace.

Les esquisses sont des catégories dans lesquelles tout simplement sont mises en valeur certaines parties (ou autrement dit certains sous-diagrammes) tout comme un espace topologique est un ensemble dans lequel est focalisé un système de sous-ensembles. La notion mathématique de l'esquisse correspond d'ailleurs à l'imagination intuitive que chacun éprouve à propos d'une esquisse. Quand le peintre fait une ébauche (*i.e.* une esquisse) du paysage qu'il souhaite dessiner, il produit des traits (des flèches formelles) dont les extrémités sont des repères invisibles (des points, des objets de l'esquisse). Pour reproduire un jeu d'ombre, il va appuyer davantage sur son crayon (c'est-à-dire il va marquer ou mettre en valeur une partie de son esquisse).

Par anticipation, nous pouvons déjà souligner le caractère virtuel et constructif des catégories (et des esquisses). Nous souhaitons ainsi pouvoir représenter les propriétés physico-culturelles de la notion, qu'elles soient linguistiques ou méta-linguistiques, par des objets formels et des flèches formelles. L'idée du cône que nous introduirons remplacera le terme d'ouvert et d'attracteur. L'avantage de cette écriture est son caractère explicite qui représente d'ailleurs en même temps une coupure (peut-être pas toujours exhaustive) de la réalité.

2.3. La théorie des catégories

Pour une brève présentation adaptée de la théorie des catégories, nous choisissons une formulation de P. Achard¹⁵ que nous compléterons par des définitions plus techniques¹⁶, représentées par des caractères de taille plus petite.

Une catégorie et une structure comportant :

- une collection d'objets,
- une collection de flèches allant d'un objet dans un autre (il peut y avoir une infinité de flèches entre deux objets),
- une algèbre associative sur les flèches : une flèche se compose toujours avec une autre à condition que le but de la première soit la source de la seconde,
- tout objet a au moins une flèche dont il est source et but, et qui se compose de façon neutre avec toute flèche qui arrive ou qui part de cet objet. Une telle flèche (dite *identité*) est nécessairement unique.

Il s'agit donc d'une vue *structuraliste* de la mathématique, puisque les objets ne sont pas étudiés en eux-mêmes (dans la catégorie des ensembles, les ensembles sont les objets et les fonctions sont les flèches), mais selon leurs rapports.

¹⁵ Voir P. Achard, *Réflexions méthodologiques sur quelques domaines mathématiques susceptibles d'être de quelque intérêt pour une sémantique discursive*.

¹⁶ Voir par exemple Saunders Mac Lane, *Categories for the Working Mathematician*, Graduate Texts in Mathematics, Springer-Verlag.

Une catégorie \underline{C} est la donnée de :

- deux classes (ou de deux ensembles) $Ob\underline{C}$ et $Fl\underline{C}$ (objets et flèches de \underline{C})
- deux applications $s_{\underline{C}}, b_{\underline{C}} : Fl\underline{C} \rightarrow Ob\underline{C}$ (source et but)
[Pour $f \in Fl\underline{C}$, $a = s_{\underline{C}}f$ et $b = b_{\underline{C}}f$ on note $f : a \rightarrow b$;
de même $\underline{C}(a, b) = s_{\underline{C}}^{-1}(a) \cap b_{\underline{C}}^{-1}(b) = \{f \in Fl\underline{C} / s_{\underline{C}}f = a \text{ et } b_{\underline{C}}f = b\}$]
- une application $id_{\underline{C}} : Ob\underline{C} \rightarrow Fl\underline{C}$
- pour tout triplet d'objets (a, b, c) de \underline{C} une loi de composition :

$$\circ : \underline{C}(b, c) \times \underline{C}(a, b) \rightarrow \underline{C}(a, c)$$

telle que ces données vérifient :

- (1) pour tout objet a de \underline{C} on a : $s_{\underline{C}}(id_{\underline{C}}(a)) = b_{\underline{C}}(id_{\underline{C}}(a)) = a$
- (2) "o" est associative :
pour tous $a, b, c, d \in Ob\underline{C}$ et pour tout $f \in \underline{C}(a, b), g \in \underline{C}(b, c)$ et $h \in \underline{C}(c, d)$ on a : $h \circ (g \circ f) = (h \circ g) \circ f$
- (3) $id_{\underline{C}}$ est un élément neutre à gauche et à droite :
pour tous $a, b \in Ob\underline{C}$ et pour toute flèche $f : a \rightarrow b$ on a $f \circ id_{\underline{C}}(a) = id_{\underline{C}}(b) \circ f = f$

Voici quelques exemples élémentaires de catégories :

- 1) La catégorie Ens (des ensembles) :
 $ObEns$ = la classe de tous les ensembles
 $FlEns$ = la classe de toutes les applications entre ensembles.
- 2) La catégorie SA (pour *sommes amalgamée*) :
 $ObSA = \{a, b, c\}$
 $FlSA = \{a \xrightarrow{id} a, b \xrightarrow{id} b, c \xrightarrow{id} c, a \xrightarrow{f} a, c \xrightarrow{g} b\}$
- 3) La catégorie PF (pour *produit fibré*) :
 $ObPF = \{a, bc\}$
 $FlPF = \{a \xrightarrow{id} a, b \xrightarrow{id} b, c \xrightarrow{id} c, a \xrightarrow{f} c, b \xrightarrow{g} c\}$

Chaque fois les propriétés des catégories se vérifient sans problèmes. Introduisons de même la notion de foncteur :

Un foncteur F entre deux catégories \underline{C} et \underline{D} est la donnée :

- d'une application $F : Ob\underline{C} \rightarrow Ob\underline{D}$
- d'une application $F : Fl\underline{C} \rightarrow Fl\underline{D}$

telle que les propriétés suivantes soient satisfaites :

- (1) $F \circ s_{\underline{C}} = s_{\underline{D}} \circ F$
- (2) $F \circ b_{\underline{C}} = b_{\underline{D}} \circ F$
- (3) $F \circ id_{\underline{C}} = id_{\underline{D}} \circ F$

Nous écrivons les propriétés (1) - (3) de façon plus brève :
si $f \in \underline{C}(a, b)$, alors $F(f) \in \underline{D}(F(a), F(b))$ et $F(id_{\underline{C}}(a)) = id_{\underline{D}}(F(a))$

- (4) Si $f, g \in Fl\underline{C}$ sont composables, alors $F(g \circ f) = F(g) \circ F(f)$

Nous notons $F : \underline{C} \rightarrow \underline{D}$ pour dire que F est un foncteur entre \underline{C} et \underline{D}

Les esquisses dont nous avons parlé plus haut sont donc des catégories où certaines sous-catégories sont marquées. Ces sous-catégories doivent prendre la forme d'un cône. Il y a deux sortes de cônes : les cônes inductifs et les cônes projectifs.

Un cône inductif (à l'intérieur d'une catégorie) est la donnée d'une sous-catégorie, d'un objet supplémentaire et d'un système de flèches qui pointent de tout objet de cette sous-catégorie vers cet objet supplémentaire tel que le système de flèches commute avec chacune des flèches de la sous-catégorie.

Un cône projectif, la version duale, est la donnée d'une sous-catégorie, d'un objet supplémentaire et d'un système de flèches qui pointent de cet objet supplémentaire vers tout objet de cette sous-catégorie si bien que le système de flèches commute avec chacune des flèches de la sous-catégorie.

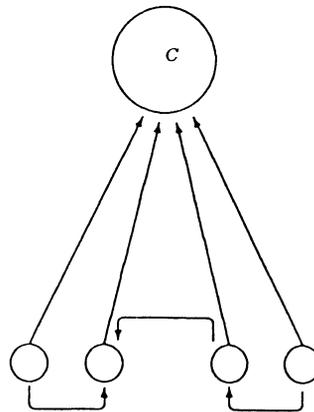
Un *cône inductif* à l'intérieur d'une catégorie \underline{C} est la donnée :

- d'une catégorie \underline{J}
- d'un foncteur $F : \underline{J} \longrightarrow \underline{C}$
 \underline{J}, F est appelée la base du cône.
- d'un objet $C \in \text{Ob}\underline{C}$
- pour tout objet $J \in \text{Ob}\underline{J}$ d'une flèche $\text{in}(J) : F(J) \longrightarrow C$ dans \underline{C}

telle que la condition suivante est satisfaite :

pour tout $f : J \longrightarrow J'$ dans \underline{J} nous avons $\text{in}(J) = \text{in}(J') \circ F(f)$.

Spatialement nous pouvons visualiser un cône inductif de la façon suivante :



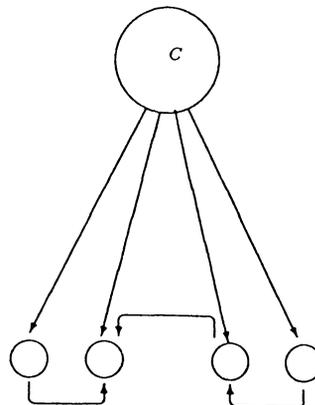
Un *cône projectif* à l'intérieur d'une catégorie \underline{C} est la donnée :

- d'une catégorie \underline{J}
- d'un foncteur $F : \underline{J} \longrightarrow \underline{C}$
 \underline{J}, F est appelée la base du cône.
- d'un objet $C \in \text{Ob}\underline{C}$
- pour tout objet $J \in \text{Ob}\underline{J}$ d'une flèche $\text{pr}(J) : C \longrightarrow F(J)$ dans \underline{C}

telle que la condition suivante est satisfaite :

pour tout $f : J \longrightarrow J'$ dans \underline{J} nous avons $F(f) \circ \text{pr}(J) = \text{pr}(J')$.

Spatialement nous pouvons visualiser un cône projectif de la façon suivante :



Un cône (inductif ou projectif) est une limite (inductive ou projective) s'il satisfait la propriété universelle, c'est-à-dire si pour tout autre objet de la catégorie susceptible de jouer un rôle d'un sommet du même cône, on trouve une factorisation unique.

Un cône inductif $(\underline{J}, F, C, in)$ est une *limite inductive* si chaque fois que dans \underline{C} il y a un autre cône inductif $(\underline{J}, F, C', in')$ de base (\underline{J}, F) , il existe dans \underline{C} une unique flèche $m : C \rightarrow C'$ telle que pour tout objet $J \in Ob \underline{J}$ nous ayons $m \circ in(J) = in'(J)$

De même nous avons une notion duale :

Un cône projectif $(\underline{J}, F, C, pr)$ est une *limite projective* si chaque fois que dans \underline{C} il y a un autre cône projectif $(\underline{J}, F, C', pr')$ de base (\underline{J}, F) , il existe dans \underline{C} une unique flèche $m : C' \rightarrow C$ telle que pour tout objet $J \in Ob \underline{J}$ nous ayons $pr(J) \circ m = pr'(J)$

On note souvent le sommet de la limite inductive par

$$C \cong \varinjlim_{J \in \underline{J}} F(J)$$

et le sommet de la limite projective par

$$C \cong \varprojlim_{J \in \underline{J}} F(J)$$

Dans la catégorie des ensembles on sait calculer les limites point par point :

Limites Inductives : Soit $F : \underline{J} \rightarrow Ens$ un foncteur. Alors :

$$\varinjlim_{J \in \underline{J}} F(J) = \coprod_{J \in \underline{J}} F(J) / \simeq$$

où \simeq est la relation d'équivalence suivante :

$$(x, J) \simeq (x', J') \text{ ssi il existe un zig-zag entre } J \text{ et } J' \text{ qui lie } (x, J) \text{ à } (x', J')$$

Limites Projectives : Soit $F : \underline{J} \rightarrow Ens$ un foncteur. Alors :

$$\varprojlim_{J \in \underline{J}} F(J) = \{ (x_J)_{J \in Ob \underline{J}} \in \prod_{J \in Ob \underline{J}} F(J) / \forall J, J' \in \underline{J}, \forall u : J \rightarrow J' \in \underline{J} : F(u)(x_J) = x_{J'} \}$$

Maintenant nous possédons tous les ingrédients pour définir la notion d'esquisse. Une *esquisse* est une catégorie dans laquelle sont marquées certaines sous-catégories (il peut y en avoir une seule ou plusieurs) qui doivent prendre la forme de cônes (inductifs ou projectifs). L'idée de marquage est une idée très répandue en mathématique, elle sert à mettre en lumière la structure d'un objet mathématique. A titre d'exemple, nous pouvons citer la notion de groupe. Un groupe est un ensemble de points ou d'individus a priori désordonnés. Nous munissons (c'est-à-dire nous marquons) cet ensemble d'une structure (d'une opération qui vérifie la loi d'associativité, de commutativité, d'élément neutre et d'élément inverse) ; la structure que nous choisissons est une parmi toutes les structures possibles. Le marquage correspond donc à un choix de structuration. Ce procédé mathématique de marquage ne semble d'ailleurs pas être très éloigné de certaines préoccupations des sciences empiriques lorsqu'il s'agit de munir la réalité a priori amorphe ou homogène plutôt de telle structure que de telle autre.

Une *esquisse mixte*¹⁷ $S = (\underline{C}, \mathbf{I}, \mathbf{P})$ est la donnée

- d'une petite catégorie \underline{C}
- d'un ensemble de cônes inductifs distingués de bases petites dans \underline{C}

$$\mathbf{I} = \{ I = (U_J \xrightarrow{\alpha_J} U^I)_{J \in \underline{J}^I} \text{ tel que } \underline{J}^I \text{ est une petite catégorie} \}$$

- d'un ensemble de cônes projectifs distingués de bases petites dans \underline{C}

$$\mathbf{P} = \{ P = (V^K \xrightarrow{\beta_K} V^P)_{K \in \underline{K}^P} \text{ tel que } \underline{K}^P \text{ est une petite catégorie} \}$$

¹⁷ Voir C. Ehresmann, "Esquisses et type de structures algébriques", *Bul. Inst. Polit. Iasi*, XIV, (1968).

On vérifie sans problème qu'on retrouve, par cette façon de noter les cônes, l'écriture mentionnée plus haut : Pour tout cône inductif I on note par \underline{J}^I la catégorie sous-jacente du cône, par $U^I : \underline{J}^I \rightarrow \underline{C}$ le foncteur sous-jacent, par U^I de plus le sommet du cône, par U^I_J l'objet $U^I(J)$ de \underline{C} et par α^I_J les flèches dans \underline{J} allant de U^I_J vers le sommet du cône U^I

Pour tout cône projectif P on note par \underline{K}^P la catégorie sous-jacente du cône, par $V^P : \underline{K}^P \rightarrow \underline{C}$ le foncteur sous-jacent, par V^P de plus le sommet du cône, par V^P_K l'objet $V^P(K)$ de \underline{C} et par β^P_K les flèches dans \underline{C} allant de V^P vers chaque objet de la base du cône V^P_K

Nous parlerons d'une esquisse projective si l'esquisse n'a aucun cône inductif marqué, c'est-à-dire si $\mathcal{I} = \emptyset$.

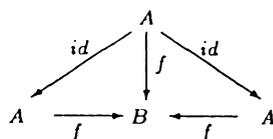
Nous parlerons d'une esquisse inductive si l'esquisse n'a aucun cône projectif marqué, c'est-à-dire si $\mathcal{P} = \emptyset$.

Enfin une esquisse telle que $S = (\underline{C}, \emptyset, \emptyset)$ sera identifiée à \underline{C} .

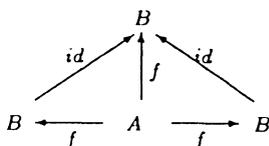
Comme nous venons de le signaler, dans la section 2.1, l'idée du cône et plus particulièrement l'idée du cône inductif semble fournir à notre sens un cadre idéal pour le concept de la notion.

Nous voudrions pouvoir exprimer, par la suite, le fait que deux éléments d'un discours se correspondent ou sont équivalents (par exemple le phénomène de la paraphrase). Si ces deux éléments sont codés par deux objets formels de l'esquisse, il est naturel de définir une flèche formelle entre ces deux objets et de demander que cette flèche soit candidate pour un isomorphisme. *Etre candidat pour un isomorphisme* est une propriété qui s'exprime dans l'esquisse par l'ajout d'un cône inductif et d'un cône projectif. Une flèche est candidat pour un isomorphisme si elle est candidat pour un monomorphisme et un épimorphisme. *Etre candidat pour un monomorphisme* s'exprime par un cône projectif et *être candidat pour un épimorphisme* s'exprime par un cône inductif :

- pour dire, dans une esquisse, qu'une flèche $A \xrightarrow{f} B$ est candidate pour un monomorphisme, il faut ajouter à l'esquisse le cône projectif suivant :



- pour dire, dans une esquisse, qu'une flèche $A \xrightarrow{f} B$ est candidate pour un épimorphisme, il faut ajouter à l'esquisse le cône inductif suivant :



2.4. L'esquisse de l'énonciation

2.4.1. Délimitation et segmentation

Pour notre présentation esquissale de l'énonciation, nous avons besoin d'un procédé de segmentation du discours. Pour rendre visible la structure des opérations énonciatives d'un discours, nous devons d'abord le segmenter et le *recoler* ensuite à l'aide des termes métalinguistiques. C'est dans ce procédé de recollement que le vocabulaire de la théorie des catégories va fournir un instrument expressif.

Il sera important, dans cette perspective, non seulement de segmenter le discours en constituants minimaux (*i.e.* en morphèmes), mais de distinguer chaque niveau de segmentation.

Nous sollicitons donc les techniques de la linguistique structurale¹⁸ à propos de l'analyse en constituants immédiats. En linguistique structurale¹⁹, on appelle *constituant* toute expression (morphème, mot, syntagme...) qui entre dans une construction plus vaste. La théorie de la structure en constituants immédiats d'une phrase (ou à un niveau supérieur : le discours) pose comme principe que toute phrase (ou tout discours) de la langue est formée non pas d'une suite simple d'éléments discrets, mais d'une combinaison de constructions formant les constituants d'une phrase (d'un discours), ces constituants étant à leur tour formés de constituants (de rang inférieur) ; une phrase (un discours) est ainsi faite de plusieurs couches de constituants. Nous distinguons les niveaux suivants :

Discours - Phrase - Proposition - Syntagme - Mot - Morphème

Tout discours engendre donc une arborescence de segmentation.

Maintenant est arrivé le moment de poser les premières pierres de l'esquisse énonciative : comme objets de la catégorie sous-jacente de l'esquisse, nous prenons tous les noeuds de l'arbre de segmentation du discours.

Puis nous définissons des flèches formelles qui vont de chaque constituant (chaque noeud) vers la construction plus vaste de laquelle il est immédiatement déduit (pour l'instant, il n'y a donc aucune flèche qui part de l'objet qui symbolise le discours). La configuration ainsi définie, qui a la forme d'un arbre où le mouvement des flèches va des feuilles vers la racine, sera le squelette de l'esquisse d'énonciation qu'il s'agit de construire dans les pages suivantes. Ce sont les opérations énonciatives profondes ainsi que les réflexions culioliennes sur la notion qui fourniront *la chair* de ce squelette. Il nous semble important d'attribuer à *chaque* constituant du discours le statut d'objet parce que c'est, en tant qu'objet de la catégorie, qu'il pourra entrer en relation avec son environnement. Par exemple dans l'énoncé *Tout ce que tu viens de dire, me semble intéressant* la partie *Tout ce que tu viens de dire* établit une relation anaphorique avec un discours antérieur. Pour pouvoir représenter cette relation anaphorique dans une esquisse, il faut que le discours antérieur ait le statut d'un objet duquel peuvent partir des flèches formelles. D'un point de vue épistémologique nous pouvons encore souligner que cette synthèse, par le biais de la théorie des esquisses combine à la fois une linguistique non-énonciative (*i.e.* la linguistique structurale) à une (ou des) linguistique(s) énonciative(s).

2.4.2. Le cône notionnel

Dans les sous-sections précédentes nous avons défini, nous le rappelons, une arborescence d'objets et de flèches formels qui représente essentiellement une analyse, d'un discours donné, en constituants. Nous sommes donc dans le domaine du linguistique ; Culioli appelle ce domaine les *occurrences linguistiques*. Dans la perspective culiolienne il s'agit maintenant, à partir d'une occurrence (*i.e.* une forme linguistique, un mot, éventuellement un syntagme), de construire la notion dont cette occurrence est la manifestation. Nous entrons donc maintenant dans le domaine du métalinguistique (ce que Culioli appelle *les propriétés physico-culturelles, un réseau de notions grammaticales* etc.).

Rappelons encore une fois la perspective culiolienne où, étant donnée une notion, le concept topologique donnera un domaine (ou des domaines) où les ajustements (sémantiques,

¹⁸ Nous sommes conscients des faiblesses de ce modèle descriptif ; nous l'adoptons ici pour des raisons de commodité.

¹⁹ Voir *Le dictionnaire de linguistique de Larousse*, 1991, p. 118.

grammaticaux, modaux, aspectuels, quantitatifs, qualitatifs) s'organisent comme dans un espace topologique, c'est-à-dire dans un ouvert, une frontière et un fermé. Les occurrences linguistiques, en revanche, se situent sur un autre plan ; elles calculent en quelque sorte la valeur ou la position dans cet espace topologique des ajustements de la notion.

Comme nous l'avons déjà annoncé dans la section 2.2., nous choisirons une approche plus constructive à propos du concept topologico-notionnel. Puisque, en outre, nous avons décidé d'adopter une vue holiste de l'énonciation (dans le sens où pour un discours donné concrètement, nous nous intéressons à *tous* les aspects énonciatifs : analyse en constituants, opérations énonciatives, anaphore, deixis, modalités etc.), nous proposons de ne tenir compte, dans l'esquisse, que de ce calcul de positionnement dans l'espace topologique et non de l'espace topologique lui-même. C'est-à-dire si Culioli propose la voie allant du global au local (établissement du domaine topologico-notionnel ; parcours de ce champ par un opérateur énonciatif ; choix, par cet opérateur, d'un point de l'espace = calcul de position local), nous ne considérerons que le local. Nous considérons le local par ce calcul de position qui peut être décrit explicitement par la donnée d'un n -uplet de coordonnées.

Comme dans \mathbb{R}^n (l'espace cartésien réel à n dimensions), la donnée d'un point ne nécessite pas le déploiement de tout l'espace mais seulement l'indication d'un n -uplet de coordonnées réelles, de la même manière, nous ne nous intéressons, dans notre modèle esquissal, qu'à cette donnée d'un n -uplet de coordonnées métalinguistiques. Ce n -uplet de coordonnées métalinguistiques que nous voulons représenter, dans le vocabulaire de la théorie des esquisses, par un cône inductif, constitue donc un calcul de positionnement dans l'espace topologico-notionnel. La donnée d'un n -uplet de coordonnées métalinguistiques n'est pas un retour à l'associationnisme figé de la lexicologie classique (ce dont Culioli a parlé dans l'introduction de ses travaux), mais doit être prise comme une coupure, comme un $\kappa\alpha\iota\rho\sigma$ ²⁰ d'un mouvement virtuellement continu.

Autrement dit, nous garderons bien dans l'esprit les idées culioliennes sur le domaine topologico-notionnel, mais nous ne retiendrons que la position du domaine qui est occupée ou calculée par le discours concret que nous analysons.

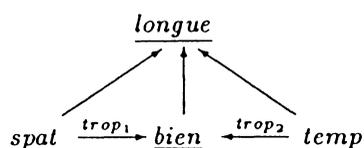
Reprenons un exemple que Culioli²¹ cite dans son livre : *Elle est bien longue, cette planche*. C'est ici un exemple où la situation se construit par ou dans le discours. La partie de l'énoncé *Elle est bien longue*, considérée en elle-même, contient une ambiguïté, car elle ne permet pas d'assigner à *longue* une des deux valeurs possibles à savoir la valeur temporelle ou la valeur spatiale. Par la suite, cette ambiguïté est levée par l'explicitation *cette planche* qui attribue donc à *longue* un sens spatial. Cet énoncé constitue donc un exemple d'une ambiguïté levée par le discours ultérieur. (Il existe bien sûr de nombreux exemples où une ambiguïté n'est pas levée par le discours ultérieur ou n'est que levée partiellement). *Bien* est ici un ajustement sur le *quantitatif* (*temporel* ou *spatial*) qui peut être approximativement glosé par *trop*.

Les termes *spatial* et *quantitatif* relèvent du métalinguistique ; dans l'exemple c'est le *quantitatif* qui spécifie le *spatial*. Pour cette raison nous ajouterons donc à l'esquisse, les éléments suivants :

²⁰Voir G.Kittel, *Theological Dictionary of the New Testament*, Volume III, p. 455 ss. Le terme philosophique de l'antiquité grecque $\kappa\alpha\iota\rho\sigma$ a le plus souvent un sens temporel et signifie *moment décisif*. Chez Philon (*Op. Mund.*, 59) on trouve la définition $\kappa\alpha\iota\rho\sigma = \chi\rho\nu\omicron\nu\varsigma \kappa\alpha\tau\omicron\rho\theta\omega\sigma\epsilon\omega\varsigma$ (*temps d'une exécution favorable*). $\kappa\alpha\iota\rho\sigma$ s'oppose souvent à $\chi\rho\nu\omicron\nu\varsigma$ qui désigne le temps dans sa succession monotone d'un mouvement virtuellement continu.

²¹ Culioli, *ibid*, p. 157.

- Deux objets formels que nous appelons spat (pour spatial) et temp (pour temporel) pour exprimer l'idée métalinguistique de spatialité et de temporalité qui est sous-entendue dans longue.
- Deux flèches formelles : spat → longue et temp → longue allant de spat vers l'objet formel qui symbolise le mot longue (l'objet longue sera le sommet du cône inductif) et de temp vers longue.
- Deux flèches formelles trop₁ : spat → bien et trop₂ : temp → bien pour indiquer que le spatial (resp. le temporel) impose à bien le sens de "surdose du quantitatif".
- Un cône inductif, celui que nous appelons cône notionnel, qui symbolise donc ce calcul de position de la notion longue :

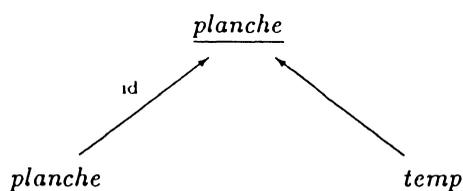


longue est le sommet et spat → bien ← temp la base du cône.

Ensuite nous voulons exprimer le fait que l'ambiguïté (à savoir si dans bien longue prévaut le spatial ou le temporel) dont nous avons parlé plus haut, est levée par l'ajout cette planche.

L'idée est que le mot planche attribue au temporel une valeur zéro. Cette idée peut être formalisée, dans l'esquisse, de la façon suivante :

- nous ajoutons à l'esquisse une flèche temp → planche et
- le cône inductif suivant qui exprime une condition de sommes (ce cône force temp à prendre la valeur zéro ; cet état de fait peut être glosé par la formule arithmétique $5 + x = 5$) :



Ceci achève la construction esquissale de l'exemple. Il est clair que notre analyse de longue n'est pas exhaustive. Mais ce n'est pas le but ici. Ce que nous voulons montrer ici, c'est comment un cône notionnel se construit.

2.4.3. L'appareil formel de Benveniste/Simonin-Grumbach

Dans son article *Pour une typologie des discours* (dans *Langue, discours, société, pour Emile Benveniste*), Simonin-Grumbach établit, comme un prolongement des travaux de Benveniste, trois grands types énonciatifs ; *le discours*, *l'histoire* et *le troisième type d'énonciation* (caractérisé par des opérations de repérage par rapport à une situation d'énonciation translatée). Ces trois catégories constituent donc une première typologie grossière ; Simonin-Grumbach établit, à l'intérieur de ces catégories, des sous-types. La tâche de ce modèle esquissal est de rendre cette typologie encore plus fine en jouant sur la nature de

ces différents repérages et sur la complexité catégorielle de l'esquisse énonciative. Mesurer cette complexité catégorielle sera la tâche d'un travail mathématique sur cette esquisse qui pourrait être réalisé ultérieurement dans un autre projet de recherche. Ce travail mathématique, qui ne sera pas uniquement mathématique puisqu'il sera alimenté par une analyse linguistique dans un va-et-vient virtuel, pourrait trouver une perspective dans l'association avec l'esquisse énonciative de plusieurs invariants géométriques (comme le π_0, π_1).

Comment pourrions-nous maintenant articuler, en termes de fléchage formel, les relations entre la situation de l'énoncé (*SitE*) et la situation de l'énonciation (*Sit E*) ?

Dans la section 2.4.1., nous avons parlé de la segmentation du discours en termes d'arborescence. Nous avons appelé cette arborescence le *squelette de l'esquisse d'énonciation*. A cette image du squelette, nous allons maintenant juxtaposer celle de la maison et plus particulièrement, l'image du grenier et de la cave. La cave correspond à la situation de l'énoncé qui sera représentée dans l'esquisse de l'énonciation de la façon suivante :

- nous ajoutons à l'esquisse un objet, appelé *SitE*. Il nous semble opportun non seulement de conférer le statut d'objet aux composantes de la situation de l'énoncé (quelques exemples de ces composantes : les sujets S_i , les temps de l'énoncé T_i etc.), mais aussi à la situation de l'énoncé elle-même, parce que *SitE*, comme unité, peut devenir, à son tour, sujet de référenciation (nous expliquerons après ces définitions formelles les raisons pour lesquelles nous utilisons d'un point de vue formel la formule *sujet de référenciation* plutôt que celle d'*objet de référenciation*). Dans la phrase *tout est mis en scène, pour que tu sois convaincu...*, le mot *tout* fait référence à *SitE* dans son ensemble.
- pour toute coupure de temps perceptible dans la situation de l'énoncé, nous ajoutons à l'esquisse ou plutôt à sa catégorie sous-jacente un objet formel, c'est-à-dire nous ajoutons à l'esquisse des objets formels T_1, T_2 . De plus, nous définissons des flèches formelles allant d'une part, de tout T_i vers *SitE* : $T_i \rightarrow \text{SitE}$ (pour marquer que tout T_i est une coupure temporelle de *SitE*) et d'autre part, allant de tout T_i vers l'objet symbolisant le mot qui exprime la coupure temporelle T_i (l'orientation de la flèche montre l'inhérence de la situation de l'énoncé dans le linguistique).
- pour toute mention de lieu perceptible dans la situation de l'énoncé, nous ajoutons à l'esquisse un objet formel ; c'est-à-dire nous ajoutons à l'esquisse des objets formels L_1, L_2, \dots . De plus, nous définissons des flèches formelles allant d'une part de tout L_i vers *SitE* : $L_i \rightarrow \text{SitE}$ (pour marquer que tout L_i est une mention de lieu de *SitE*) et d'autre part, allant de tout L_i vers l'objet symbolisant le mot, dans le discours, qui fait mention de lieu L_i .
- toutes les personnes qui sont évoquées dans les énoncés sont symbolisées par des objets formels S_1, S_2, \dots . De nouveau, nous définissons des flèches formelles qui vont d'une part de S_i vers *SitE* : $S_i \rightarrow \text{SitE}$ (pour marquer que toute personne S fait partie de *SitE*) et d'autre part, de tout S_i vers l'objet symbolisant le mot, dans le discours, qui exprime la personne S_i .
- pour tous les autres objets de la situation de l'énoncé qui deviennent objets de parole dans les énoncés, nous définissons des objets formels O_1, O_2, \dots . De nouveau, nous

définissons des flèches formelles qui vont d'une part, de O_i vers $SitE$: $O_i \rightarrow SitE$ et d'autre part, de tout O_i vers l'objet formel symbolisant le mot qui exprime l'objet O_i .

Ces cinq points correspondent donc aux définitions formelles que nous utilisons pour la situation de l'énoncé. Dans ces quelques définitions, nous avons orienté le fléchage entre la situation de l'énoncé et l'arborescence linguistique de manière à ce que les flèches pointent de $SitE$ (et de ces composantes) vers le linguistique. En cela, $SitE$ (et ses composantes) devient (deviennent) sujet(s) de référenciation à cause de l'inhérence de la situation de l'énoncé dans le linguistique. En plus de cela, il y a une raison de représentation formelle pour cette orientation des flèches. Dans l'appareil de Simonin-Grumbach, le style *Discours* est défini par un repérage de la situation de l'énoncé dans celle de l'énonciation. Nous voudrions représenter ce repérage par des flèches formelles allant de $SitE$ vers $SitE$ (l'objet qui symbolisera Sit) :

$$(\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots) \rightarrow (\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots)$$

Dans cette perspective, pour préparer ce repérage, nous avons orienté le fléchage entre $SitE$ (ou ses composantes) et le linguistique de manière à ce que les flèches pointent de $SitE$ (et de ses composantes) vers le linguistique :

$$(\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots) \rightarrow \text{le linguistique}$$

Nous pourrions ainsi, après avoir défini de façon analogue, $(\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots)$, établir un fléchage entre le linguistique et $(\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots)$:

$$\text{le linguistique} \rightarrow (\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots).$$

Et finalement, nous aurons le repérage requis par concaténation :

$$(\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots) \rightarrow \text{le linguistique} \rightarrow (\underline{SitE}, \underline{S}, \underline{T}, \underline{L}, \dots).$$

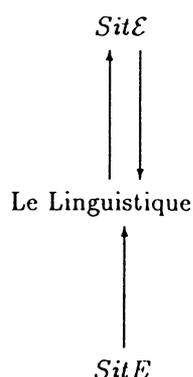
Définissons donc maintenant les objets et les flèches formels qui relèvent de la situation de l'énonciation. Nous avons appelé la situation de l'énoncé, nous le rappelons, la cave. Le grenier de la maison correspond à la situation de l'énonciation qui sera représentée dans l'esquisse de la façon suivante (nous citons ici les résultats de l'analyse dont nous avons discuté dans les pages précédentes) :

- Nous ajoutons à l'esquisse un objet, appelé $SitE$. Comme pour $SitE$ il semble opportun non seulement de conférer le statut d'objet formel aux composantes de la situation de l'énonciation (quelques exemples de ces composantes : les sujets S_i les temps T_i , etc.), mais aussi à la situation de l'énonciation elle-même parce que $SitE$ comme unité, peut devenir, à son tour, objet de référenciation. Reprenons l'exemple mentionné dans la définition de l'objet formel $SitE$: *Tout est mis en scène, pour que tu sois convaincu...* Si $SitE$, = $SitE$, le mot *tout* fait alors référence à $SitE$, dans son ensemble.
- Pour tout repérage temporel dans la situation de l'énonciation (exemple : la particule *maintenant*), nous ajoutons à l'esquisse ou plutôt à sa catégorie sous-jacente un objet formel ; c'est-à-dire nous ajoutons, à l'esquisse, des objets formels \underline{T}_1 , \underline{T}_2 ... nous définissons, par exemple, pour toute occurrence de la particule *maintenant* lors d'un discours, un objet formel \underline{T}_i de manière à ce qu'à deux occurrences distinctes de *maintenant* correspondent deux objets formels distincts \underline{T}_i et \underline{T}_j . En plus de cela,

nous établissons des flèches formelles allant d'une part, de tout $\underline{\mathcal{T}}_i$ vers $\underline{Sit\mathcal{E}}$: $\underline{\mathcal{T}}_i \rightarrow \underline{Sit\mathcal{E}}$ (pour marquer que tout \mathcal{T}_i constitue un repère temporel dans $Sit\mathcal{E}$ et d'autre part, de l'objet symbolisant la particule qui indique le repère temporel \mathcal{T}_i , vers $\underline{\mathcal{T}}_i$ (l'orientation de la flèche montre le caractère déictique de la particule).

- Pour tout repérage de lieu dans la situation de l'énonciation (exemple : la particule *ici*) nous ajoutons à l'esquisse un objet formel; c'est-à-dire nous ajoutons, à l'esquisse, des objets formels $\underline{\mathcal{L}}_1, \underline{\mathcal{L}}_2..$ Comme pour la particule temporelle *maintenant*, nous définissons pour toute occurrence de la particule *ici*, par exemple, un objet formel $\underline{\mathcal{L}}_i$ de manière à ce qu'à deux occurrences distinctes de *ici* correspondent deux objets formels $\underline{\mathcal{L}}_i$ et $\underline{\mathcal{L}}_j$. En outre, nous établissons des flèches formelles qui vont d'une part, de tout $\underline{\mathcal{L}}_i$ vers $\underline{Sit\mathcal{E}}$: $\underline{\mathcal{L}}_i \rightarrow \underline{Sit\mathcal{E}}$, (pour exprimer que tout \mathcal{L}_i constitue un repère de lieu dans $Sit\mathcal{E}$) et d'autre part, de l'objet symbolisant la particule qui indique le repère de lieu \mathcal{L}_i vers $\underline{\mathcal{L}}_i$ (de nouveau l'orientation de la flèche montre le caractère déictique de la particule).
- toutes les personnes qui interviennent dans la situation de l'énonciation sur le plan énonciatif ou pragmatique sont symbolisées par des objets formels $\underline{S}_1, \underline{S}_2...$. De nouveau, nous définissons des flèches formelles qui vont d'une part, de \underline{S}_i vers $\underline{Sit\mathcal{E}}$: $\underline{S}_i \rightarrow \underline{Sit\mathcal{E}}$ (pour exprimer que toute personne S_i fait partie de $Sit\mathcal{E}$) et d'autre part, de l'objet symbolisant le mot qui exprime la personne S_i vers \underline{S}_i . En plus de cela, comme nous l'avons annoncé dans les pages précédentes, nous voudrions préserver les notions de locuteur et d'allocutaire par des flèches formelles supplémentaires. La catégorie du locuteur sera articulée par une flèche formelle allant de \underline{S}_i (S_i étant le locuteur) vers l'objet, dans l'arborescence de la segmentation du discours, qui symbolise la phrase émise par S_iS , tandis que la catégorie de l'allocutaire sera représentée par une flèche formelle allant de l'objet qui symbolise la phrase émise par le locuteur S_iS vers \underline{S}_j (S_j étant l'allocutaire).
- Pour tous les autres objets de la situation de l'énonciation qui sont relevés dans les énoncés par le biais de la deixis, nous définissons des objets formels $\underline{O}_1, \underline{O}_2...$. De nouveau, nous définissons des flèches formelles qui vont d'une part, de \underline{O}_i vers $\underline{Sit\mathcal{E}}$: $\underline{O}_i \rightarrow \underline{Sit\mathcal{E}}$ et d'autre part, de l'objet formel symbolisant le mot qui exprime l'objet O_i vers \underline{O}_i .
- Toute intervention pragmatique (ou toute autre intervention contextuelle) sera traitée de la façon suivante : comme une intervention contextuelle se déploie entre deux énoncés, nous marquons par une flèche formelle cette intervention contextuelle ; la flèche va de $\underline{Sit\mathcal{E}}$ vers l'objet de l'arborescence linguistique qui symbolise la phrase dans laquelle intervient cette information contextuelle.

Ceci achève donc les définitions formelles relatives à la situation de l'énoncé et à celle de l'énonciation. L'image de la cave et du grenier soulève la question suivante : comment les étages intermédiaires seront-ils occupés ? Les étages intermédiaires seront le domaine du linguistique. L'arborescence de la segmentation du discours, ce que nous avons aussi appelé le squelette de l'esquisse, constituera l'espace intermédiaire. C'est donc par le linguistique que ces deux univers, la cave et le grenier (*i. e.* la situation de l'énoncé et celle de l'énonciation), communiquent :



2.4.4. La deixis et l'anaphore

Dans la section précédente (section 2.4.3) nous avons déjà parlé de la deixis, lorsque nous avons défini les objets formels relatifs aux sujets (S_1, S_2, \dots), aux repères temporels ($\mathcal{T}_1, \mathcal{T}_2, \dots$) et aux repères de lieu ($\mathcal{L}_1, \mathcal{L}_2, \dots$) dans la situation de l'énonciation ($Sit\mathcal{E}$).

Dans son article *Les opérations "alors" et "maintenant"...* (voir section 1.3), Achard propose de maintenir la distinction entre *anaphore* et *deixis*, malgré le nombre d'exceptions empiriques, en confondant, ce qu'il appelle, *contexte* et *situation*. Dans cette section nous essayons de formaliser cette inter-articulation entre *contexte* et *situation* par des objets et des flèches formelles.

Précisons d'abord quelques appellations. Ce qu'Achard appelle *situation* peut correspondre, dans certains cas, à ce que nous avons abondamment nommé sur les pages précédentes par *situation de l'énoncé*, ou dans d'autres cas à la *situation de l'énonciation* ou encore aux deux au même temps (c'est le cas lorsque $SitE = Sit\mathcal{E}$).

La notion de contexte est un concept temporel dans le sens que le *contexte* se réfère à une réalité antérieure, antérieure par rapport à un point de repérage. Ce repérage est réalisé dans la *situation de l'énoncé*. Le *contexte* coïncide donc partiellement avec la *situation de l'énoncé*, mais n'en couvre qu'une partie (*i.e.* la partie antérieure à un point de repérage). Le *contexte* interfère avec la *situation de l'énonciation* seulement si $SitE = Sit\mathcal{E}$.

Dans l'exemple²²

Il avait attendu l'arrivée du marin, qui commandait alors le *Saturnia*,

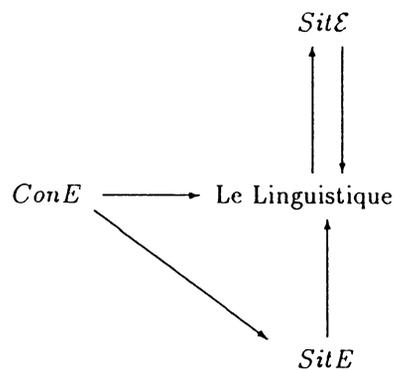
la particule *alors* clôturait le contexte temporel antérieur en le renvoyant dans la *situation de l'énoncé*. La particule *alors* est donc en quelque sorte une opération réflexive, puisque le *contexte* couvre une partie de la *situation de l'énoncé*.

On peut se demander maintenant quelle relation existe entre le contexte et la *situation de l'énonciation*. Le temps-durée de l'énonciation est dans une relation problématique au temps référé. D'une certaine façon, l'énonciation est ponctuelle et le temps référé doué d'étendue. Si donc la *situation de l'énonciation* est différente de la *situation de l'énoncé*, le temps-durée de l'énonciation ne correspondra pas au temps référé de l'énoncé et ainsi le

²²Voir Pierre Achard : "Entre deixis et anaphore : le renvoi du contexte en situation. Les opérations "alors" et "maintenant" en français". Dans *La deixis*, Colloque en Sorbonne 8-9 juin 1990, Paris, Presses Universitaires de France, Linguistique Nouvelle, p. 586-87.

contexte n'interfère pas avec la *situation de l'énonciation*. Il y a donc seulement interférence, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, entre le *contexte* et la *situation de l'énonciation*, lorsque $SitE = Sit\mathcal{E}$.

Le *contexte* est donc en quelque sorte un sous-espace de la *situation de l'énoncé*. Dans la section 2.4.3, nous avons défini, à l'intérieur de la *situation de l'énoncé*, le temporel par des instants chronométrés T_1, T_2, \dots . Comme le *contexte* se réfère à une réalité antérieure, antérieure par rapport à un point de repérage, il est possible d'indiquer tous les instants chronométrés de la *situation de l'énoncé* qui y figurent jusqu'à ce point de repérage. Cet ensemble constituera les instants chronométrés du *contexte*. Nous pouvons procéder de la même manière pour les repères de lieu L_1, L_2, \dots et pour les sujets S_1, S_2, \dots qui figurent dans la *situation de l'énoncé*. Il est possible de rassembler toutes les mentions de lieu et tous les sujets de la *situation de l'énoncé* qui y figurent jusqu'à ce point de repérage. Ces ensembles formeront les mentions de lieux et de sujets (ou actants) du *contexte*. En cela nous avons donc précisé comment le *contexte* est un sous-espace de la *situation de l'énoncé*. Dans l'esquisse de l'énonciation, nous voudrions conférer au *contexte* un statut d'objet formel, même s'il est un sous-espace de la *situation de l'énoncé*. Si pour reprendre l'image de la maison, la *situation de l'énoncé* correspond à la cave et la *situation de l'énonciation* au grenier, nous pouvons associer au *contexte* (que nous abrègions par l'écriture formelle $ConE$) l'image du "jardin d'hiver" :



De façon similaire à la *situation de l'énoncé*, nous pouvons définir donc des objets et des flèches formels relatifs au *contexte* :

- Nous ajoutons à l'esquisse un objet appelé $ConE$. Comme $SitE$, $ConE$ peut devenir, à son tour, sujets ou objet de référentiation. (Exemple : la particule *alors*, nous le rappelons, clôturé le contexte temporel antérieur, en le renvoyant dans la *situation de l'énoncé*).
- Ensuite, nous voudrions exprimer le fait que le *contexte* soit un sous-espace de la *situation de l'énonciation*. Pour cela nous joignons une flèche formelle à l'esquisse :

$$\underline{ConE} \rightarrow \underline{SitE}$$

Pour articuler la propriété de *sous-espace*, il faut que cette flèche soit un candidat pour un monomorphisme ; nous ajoutons donc à l'esquisse le cône projectif qui exprime que cette flèche est candidate pour un monomorphisme.

- Pour tout instant chronométré du *contexte* (nous marquons à partir de maintenant les instants chronométrés de $ConE$ par T'_1, T'_2, \dots pour les distinguer formellement des

instants chronométrés de $SitE : T_1, T_2, \dots$), nous ajoutons à l'esquisse un objet formel, c'est-à-dire nous joignons à l'esquisse des objets formels $\underline{T}_1', \underline{T}_2'$. De plus, nous définissons des flèches formelles allant d'une part de tout \underline{T}_i' vers \underline{ConE} et d'autre part de tout \underline{T}_i' vers l'objet symbolisant le mot qui exprime l'instant chronométré.

- Nous avons formellement distingué les instants chronométrés de $\underline{ConE} (\underline{T}_1', \underline{T}_2')$ et de $\underline{SitE} (\underline{T}_1, \underline{T}_2)$, bien qu'ils soient en fait les mêmes, c'est-à-dire l'ensemble des instants chronométrés de \underline{ConE} est inclus dans celui des instants chronométrés de \underline{SitE} :

$$\{\underline{T}_1', \underline{T}_2', \dots\} \subseteq \{\underline{T}_1, \underline{T}_2, \dots\}$$

Pour "réparer" cette distinction formelle, nous introduisons des flèches formelles

$$\underline{T}_i' \rightarrow \underline{T}_i$$

dont nous requérons qu'elles soient des candidates pour des isomorphismes, c'est-à-dire des candidates d'une part pour des monomorphismes et d'autre part pour des épimorphismes. Pour cela nous joignons à l'esquisse des cônes projectifs et inductifs qui expriment les qualités de *monomorphismes* et d'*épimorphismes*.

- Pour tout repère de lieu du *contexte* (nous marquons à partir de maintenant les repères de lieu de \underline{ConE} par $\underline{L}_1', \underline{L}_2', \dots$ pour les distinguer formellement des repères de lieu de $\underline{SitE} : L_1, L_2, \dots$), nous ajoutons à l'esquisse un objet formel ; c'est-à-dire nous joignons à l'esquisse des objets formels $\underline{L}_1', \underline{L}_2', \dots$. De plus nous définissons des flèches formelles allant d'une part de tout \underline{L}_i' vers \underline{ConE} et d'autre part de tout \underline{L}_i' vers l'objet symbolisant le mot qui exprime le repère de lieu.
- Comme pour les instants chronométrés, nous avons formellement distingué les repères de lieu de $\underline{ConE} (\underline{L}_1', \underline{L}_2', \dots)$ et de $\underline{SitE} (\underline{L}_1, \underline{L}_2, \dots)$, bien qu'ils soient les mêmes :

$$\{\underline{L}_1', \underline{L}_2', \dots\} \subseteq \{\underline{L}_1, \underline{L}_2, \dots\}$$

De nouveau pour "réparer" cette distinction formelle, nous introduisons des flèches formelles

$$\underline{L}_i' \rightarrow \underline{L}_i$$

dont nous requérons qu'elles soient des candidates pour des isomorphismes.

Pour cela nous joignons à l'esquisse, de nouveau, les cônes projectifs et inductifs qui expriment les qualités de *monomorphismes* et d'*épimorphismes* (voir la nature de ces cônes à la fin de la section 2.3.).

- Enfin, pour toute personne du *contexte* (nous écrivons à partir de maintenant les personnes de \underline{ConE} par $\underline{S}_1', \underline{S}_2'$ pour les distinguer formellement des personnes de $\underline{SitE} : S_1, S_2, \dots$), nous ajoutons à l'esquisse un objet formel ; c'est-à-dire nous joignons à l'esquisse des objets formels $\underline{S}_1', \underline{S}_2', \dots$. De plus, nous définissons des flèches formelles allant d'une part de tout \underline{S}_i' vers \underline{ConE} et d'autre part de tout \underline{S}_i' vers l'objet

- Encore une fois, nous avons formellement distingué les personnes de $ConE$ ($\underline{S'_1}, \underline{S'_2}, \dots$) et de $SitE$ ($\underline{S_1}, \underline{S_2}, \dots$), bien qu'elles soient les mêmes :

$$\{S_1, S_2, \dots\} \rightarrow \{S'_1, S'_2, \dots\}$$

De nouveau pour "réparer" cette distinction formelle, nous introduisons des flèches formelles dans l'esquisse

$$\underline{S'_i} \rightarrow \underline{S_i}$$

dont nous requérons qu'elles soient des candidates pour des isomorphismes.

Pour cela nous joignons à l'esquisse, de nouveau, les cônes projectifs et inductifs qui expriment les qualités de *monomorphismes* et d'*épimorphismes* (voir la nature de ces cônes à la fin de la section 2.3).

Dans *SitE* nous avons représenté tout objet de parole, par un objet formel. Pour être parfaitement parallèle à la *situation de l'énoncé* (*SitE*), il faudrait donc reproduire ces objets formels dans le *contexte* (*ConE*). Comme les définitions relatives à ces objets formels sont tout à fait analogues à ce qui précède, nous n'insistons pas sur ce point.

Comme le *contexte* se réfère à une réalité antérieure, antérieure par rapport à un point de repérage, il est possible d'être en présence non seulement d'un *contexte* mais de plusieurs *contextes* dépendant du nombre de points de repérage à l'intérieur du discours. Pour chacun de ces points de repérage il faudra donc répéter toutes les définitions formelles que nous avons développées dans les pages précédentes, relatives à chacun des contextes ; de nouveau nous n'insistons pas sur ce point.

Ayant mis en place toute cette formalisation du *contexte*, de la *situation de l'énoncé* et de la *situation de l'énonciation*, nous pouvons mettre en lumière, maintenant, le fonctionnement de l'anaphore et de la deixis. Puisque nous avons séparé formellement, dans notre esquisse, ce qui se confond souvent dans la réalité²³ (*i.e.* le *contexte*, la *situation de l'énoncé* et la *situation de l'énonciation*), il est maintenant relativement facile de définir l'anaphore comme un opérateur qui associe à un mot ou syntagme une composante du *contexte* (ex. : une personne) ou le *contexte* tout entier et de définir la deixis comme un opérateur qui relie un mot du discours à une composante de la *situation de l'énoncé* ou de la *situation de l'énonciation* ou à la *situation de l'énoncé* toute entière ou à la *situation de l'énonciation* toute entière.

L'anaphore et la deixis pourront donc être marquées par une flèche qui va de l'objet symbolisant le mot anaphorique vers ($\underline{ConE}, \underline{T'_i}, \underline{L'_i}$ ou $\underline{S'_i}$) tandis que la deixis sera prise en compte par une flèche qui va de l'objet symbolisant le mot déictique vers ($\underline{SitE}, \underline{T_i}, \underline{L_i}$ ou $\underline{S_i}$ ou ($\underline{SitE}, \underline{T_i}, \underline{L_i}$ ou $\underline{S_i}$).

A côté de l'anaphore et de la deixis existent de nombreux opérateurs qui s'en rapprochent mais qui gardent de multiples traits particuliers. L'opérateur *alors* en français constitue un tel exemple ; il n'est ni entièrement anaphorique ni complètement déictique. Achard définit *alors* comme la *trace d'un opérateur ayant pour effet de clôturer le contexte temporel antérieur en le renvoyant dans la situation*²⁴.

²³ C'est notre lecture de l'article d'Achard, *Les opérateurs "alors" et "maintenant" en français* .

²⁴ Voir *La deixis*, *ibid*, p. 587.

Comment faudrait-il formaliser, dans l'esquisse, l'opérateur *alors* ? *Alors* est en fait un opérateur complexe (en opposition à l'anaphore et à la deixis qui sont des opérateurs simples) ; *alors* se compose d'une opération de fermeture et d'une opération de renvoi.

Nous essayons de tenir compte de cette complexité de *alors* en le représentant par un double pointage : la première flèche s'étend de l'objet, dans l'arborescence de segmentation du discours, qui symbolise le mot *alors* à ConE (*ConE* étant défini par *alors* qui devient en même temps un point de repérage). La seconde flèche pointe de ConE vers SitE (cette flèche n'est pas à confondre avec le monomorphisme qui s'attache toujours automatiquement à la définition de ConE).

3. APPLICATION : "EUGENIE GRANDET"

Il existe deux grandes approches d'une étude de l'énonciation. D'une part, on peut mettre en relief un aspect linguistique (par exemple l'opérateur *bien*, voir Culioli), chercher son emploi dans toutes (si cela est possible) les situations d'énonciation, et finalement émettre une hypothèse sur son fonctionnement énonciatif. D'autre part, on peut se limiter à un seul type de discours, puis examiner dans ce discours non seulement un seul aspect linguistique, mais tous les phénomènes énonciatifs évoqués dans ce discours. Nous appelons la première de ces approches *étude paradigmatique de l'énonciation* et la deuxième *étude syntagmatique de l'énonciation*. Le modèle esquissal de l'énonciation développé au chapitre 2 sert à une étude syntagmatique de l'énonciation. Comme déjà mentionné auparavant, il s'agit d'une présentation synoptique de tous ou de la plupart des aspects énonciatifs pour un discours donné, tout en tenant compte des études paradigmatiques déjà réalisées par les linguistes. Dans ce chapitre, nous proposons de montrer le fonctionnement du modèle esquissal sur un extrait de dialogue du roman *Eugénie Grandet* d'Honoré de Balzac²⁵ :

- *D'ailleurs, nous irons vite, reprit le garde, vos fermiers ont choisi pour vous leurs meilleurs chevaux.*
- *Bien, bien. Tu ne leur as pas dit où j'allais ?*
- *Je ne le savais pas.*
- *Bien. La voiture est solide ?*
- *Ça, notre maître ? A ben, ça porterait trois mille. Qu'est-ce que ça pèse donc, vos méchants barils ?*
- *Tiens, dit Nanon, je le savais ben ! Y a ben près de dix-huit cents.*
- *Veux-tu te taire, Nanon ! Tu diras à ma femme que je suis allé à la campagne. Je serai revenu pour dîner.*

Dans ce texte, nous sommes en présence du type *histoire* (pour reprendre l'appellation de Benveniste/Simonin-Grumbach : c'est-à-dire qu'il n'existe aucun repérage fait à partir du texte dans la situation de l'énonciation qui est celle d'Honoré de Balzac) et du troisième type de l'énonciation (les phrases sont énoncées par différents sujets qui font partie de la situation de l'énoncé). Parce que rien n'est dit dans tout le roman sur la situation de l'énonciation (celle d'Honoré de Balzac) et pour ne pas compliquer et surcharger inutilement cet exemple d'application, nous modifierons quelque peu la situation de l'énonciation en la transformant en celle de M. Grandet du début du XIXe siècle, c'est-à-dire nous présentons notre étude syntagmatique sur le texte suivant :

Le garde : *D'ailleurs, nous irons vite, vos fermiers ont choisi pour vous leurs meilleurs chevaux.*

Le père Grandet : *Bien, bien. Tu ne leur as pas dit où j'allais ?*

²⁵Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1980

chevaux.

Le père Grandet : *Bien, bien. Tu ne leur as pas dit où j'allais ?*

Le garde : *Je ne le savais point.*

Le père Grandet : *Bien. La voiture est solide ?*

Le garde : *Ça notre maître ? A ben, ça porterait trois mille. Qu'est-ce que ça pèse donc, vos méchants barils ?*

Nanon : *Tiens, je le savais ben ! Y a ben près de dix-huits cents.*

Le père Grandet : *Veux-tu te taire, Nanon ! Tu diras à ma femme que je suis allé à la campagne. Je serai revenu pour dîner.*

Nous appliquons donc à ce texte notre étude syntagmatique, c'est-à-dire le modèle esquissal, mais nous nous limitons à ne montrer, dans cet article, que le fonctionnement de l'expression *méchants barils*.

3.1. Le cône notionnel de "méchants barils"

Dans le modèle topologique de Culioli, le mot *méchants* sert comme ajustement sur le champ notionnel de barils, comme un ajustement sur le poids. L'énoncé du garde (*Ça notre maître ? A ben, ça porterait trois mille. Qu'est-ce que ça pèse donc, vos méchants barils ?*) considéré en lui-même peut être compris de deux manières :

Première possibilité : *méchants* prend le sens "ça ne pèse pas beaucoup".

Les *barils* sont *méchants* du point de vue de l'énonciateur. Le but du garde est de montrer la grande stabilité de la voiture. Pour cela il est prêt d'envisager les objets ou les phénomènes qui seraient capables de la détruire. Les barils sont donc méchants en ce sens qu'ils sont incapables de casser la voiture. Ils seraient "bons", s'ils avaient une telle capacité. Mais leur "méchanceté" réside dans leur manque de poids ; leur faiblesse est leur légèreté. *Méchants* serait, dans ce cas, un opérateur sur le champ notionnel de *barils* qui éloigne de l'intérieur de l'ouvert. *Méchants* pourrait être glosé par *pas lourds*

Seconde possibilité : *méchants* prend le sens "ça pèse beaucoup".

Le corpus ne le précise pas, mais il est envisageable que le garde dialogue avec le père Grandet en chargeant la voiture. L'énoncé *Qu'est-ce que ça pèse donc vos méchants barils ?* pourrait alors être prononcé sous l'effet d'un grand poids. Dans ce cas, *méchants* serait un exemple d'un retournement du contenu sémantique. Nous expliquons par un exemple contemporain le fond de notre idée. Dans la formule publicitaire *La Peugeot 205, elle est terrible*, le terme *terrible* n'indique pas quelque chose de maléfique, d'effroyable (surtout pas dans une publicité), mais plutôt le résultat d'un processus où les mots à connotation traditionnellement agréable et positive sont ressentis comme trop médiocres pour être capables de communiquer l'intensité du message à transmettre. Pour cela, il est fréquent, dans le langage quotidien de recourir à des termes ayant une connotation fortement négative, afin de produire un certain effet auprès de l'auditeur par le biais d'une disharmonie entre la signification *hors contexte* du terme utilisé et son véritable contenu sémantique dans cet emploi. L'emploi de *méchants* pourra être interprété dans cette perspective. Dans la périphérie de toute la phrase, *méchants* exprime le grand poids des barils, et aussi le fait que le poids des barils est ressenti comme très lourd par le garde. Dans ce sens, *méchants* opérerait sur le champ notionnel de *barils* comme un attracteur qui ramène vers l'intérieur de l'ouvert. *Méchants* est un ajustement sur le qualitatif dans le sens où il spécifie la qualité du poids des barils. *Méchants* pourrait être glosé par *très lourds*.

Comme dans l'exemple de la section 2.4.2, nous sommes ici en présence d'une ambiguïté. Cette ambiguïté n'est pas vraiment levée, même pas par l'intervention de Nanon : *Y a ben près de dix-huit cents. Dix-huit cents* sont plus que *quinze cents* (la moitié de trois mille). Il s'agit donc

L'ambiguïté n'est donc pas levée. Posons maintenant les objets et flèches formels suivants :

- un objet écarteur qui a comme rôle d'éloigner de l'intérieur de l'ouvert (contrairement à attracteur qui ramène vers l'intérieur de l'ouvert)

- deux flèches formelles :

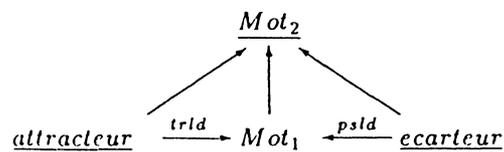
$$\begin{array}{l} \text{trld} : \underline{\text{attracteur}} \rightarrow \underline{\text{Mot}}_1 \\ \text{psld} : \underline{\text{écarteur}} \rightarrow \underline{\text{Mot}}_1 \end{array}$$

où *trld* abrège *très lourds* et *psld* *pas lourds* et où Mot₂ symbolise le mot *méchants*

- trois flèches formelles

$$\begin{array}{l} \underline{\text{attracteur}} \rightarrow \underline{\text{Mot}}_2 \\ \underline{\text{écarteur}} \rightarrow \underline{\text{Mot}}_2 \\ \underline{\text{Mot}}_2 \rightarrow \underline{\text{Mot}}_2 \end{array}$$

- et finalement le cône inductif (le cône notionnel) qui exprime ce calcul de position de la notion de *barils*



Mot₂ est le sommet et attracteur → Mot₁ ← écarteur, la base du cône.

BIBLIOGRAPHIE

[1] ACHARD, Pierre, *La Sociologie du Langage*, Que sais-je ?, n° 2720, Paris, Presses Universitaires de France, 1993 .

[2] ACHARD, Pierre, "Entre deixis et anaphore : le renvoi du contexte en situation. Les opérateurs ``alors" et "maintenant" en français, Morel Mary-Annick, Danon-Boileau Laurent, *La deixis, Colloque en Sorbonne*, 8-9 juin 1990., in *Linguistique Nouvelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

[3] ACHARD, Pierre, *Réflexions méthodologiques sur quelques domaines mathématiques susceptibles d'être de quelque Intérêt pour une Sémantique Discursive*.

[4] BELL, J.L, *Toposes and local set theories. An introduction*, Oxford, Clarendon Press, 1988.

[5] BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale.*, Paris, Gallimard, Tomes 1 et 2, 1966 et 1974.

[6] CERVONI, Jean, *L'énonciation*, Linguistique Nouvelle, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

- [7] CHELLAS, Brian F., *Modal logic - an introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- [8] de BALZAC, Honoré, *Eugénie Grandet*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1980.
- [9] CULIOLI Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation. opérations et représentations*, Collection L'Homme dans la langue, Tome 1, Paris, Ophrys, 1990.
- [10] DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis, MARCELLESI, Christiane, MARCELLESI, Jean-Baptiste, MÉVEL, Jean-Pierre, *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, Larousse, 1991.
- [11] EBBINGHANS, Heinz-Dieter, FLUM, Jörg, THOMAS, Wolfgang, *Einführung in die mathematische Logik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986.
- [12] EHRESMANN, Charles, "Esquisses et types de structures algébriques", *Bull. Inst. Polit. Iasi*, XIV, 1968.
- [13] GERNER, Matthias, *Le lien entre la logique et la géométrie via les esquisses*, Thèse de Doctorat de Mathématique, 1994, Université Denis Diderot, (Paris 7), 1994.
- [14] GUITART, René, ""Sur les contributions de Charles Ehresmann à la théorie des catégories", in *la Gazette des Mathématiciens*, S.M.F., n°.13, février 1980, pp. 37-43.
- [15] GUITART, René, LAIR, Christian, "Limites et co-limites pour représenter les formules", *Diagrammes*, Vol. 7, 1982
- [16] JONAS, Friedrich, *Histoire de la sociologie*, Paris, Larousse, 1991.
- [17] KITTEL, Gerhard, *Theological Dictionary of the New Testament*, Volumes I-X, W.M.B. Eerdmans Publishing Company, 1967.
- [18] KLEIBER, Georges, "Anaphore - Deixis : deux approches concurrentes", Morel Mary-Annick, Danon-Boileau Laurent, dans *La deixis, colloque en Sorbonne, 8-9 juin 1990*, Linguistique Nouvelle, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- [19] LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1ère édition : 1926, 14^e édition : 1983.
- [20] LAMBEK, J., et SCOTT, P.J., *Introduction to higher order categorical logic*, Cambridge studies in advanced mathematics 7, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- [21] Mac LANE, Saunders, *Categories for the working mathematician*, Graduate Texts in Mathematics, Springer-Verlag, 1971.
- [22] MARTINET, André, *Eléments de linguistique générale*, Armand Colin, 3^e édition, Paris, 1980.
- [23] SIMONIN-GRUMBACH, Jenny, "Pour une typologie des discours", Kristeva Julia, in Jean-Claude Milner, Nicolas Ruwet, *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste*, Paris, Seuil, 1975 .
- [24] SPERBER, Dan et WILSON, Deirdre, *Relevance, communication and cognition*, Oxford, Cambridge, Blackwell Publishers, 1986 .